

Zeitschrift: Bulletin CILA : organe de la Commission interuniversitaire suisse de linguistique appliquée
Herausgeber: Commission interuniversitaire suisse de linguistique appliquée
Band: - (1984)
Heft: 39

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Comptes rendus

Berrendonner, A.:

L'éternel grammairien. Etude du discours normatif, Berne, Lang, 1982, 125 p.

Il est généralement reconnu que les linguistes se distinguent de leurs prédécesseurs, les grammairiens, par leur approche non normative du langage. La publication du *Cours de linguistique générale* de SAUSSURE, marque la rupture: il y est déclaré que l'on s'occupera «non seulement du langage correct et du «beau langage» mais de toutes les formes d'expression» (CLG, p. 20, éd. 1972). Par cette affirmation et maintes autres professions de foi anti-normatives, les linguistes ont trop souvent cru éviter le recours à une sélection arbitraire des données linguistiques à prendre en compte.

BERRENDONNER, dans cet ouvrage, ose ouvrir un œil – et le bon – et aborder ce problème. Pire, il ose persister (et signer) alors même qu'il va à contre-courant. En effet, il remet en cause la prétendue non normativité des linguistes et étudie le fonctionnement de leur discours. Ce dernier a, jusqu'ici, échappé à leur attention, contrairement aux discours politiques, publicitaires, littéraires, ... L'auteur pose alors comme hypothèse fondamentale qu'«il n'y a pas plusieurs manières de parler de la langue et du langage» (p. 11).

Partant d'un corpus à première vue hétéroclite – groupant des textes d'auteurs tels que VAUGELAS, BOUHOURS, GREVISSE, SAUSSURE, MARTINET, CHOMSKY, ... – BERRENDONNER montre qu'en fait ces textes forment une unité homogène, un «genre littéraire», le DISCOURS NORMATIF (DN). La caractéristique essentielle du DN – d'abord abordé à travers le discours des grammairiens – réside dans sa visée conative. Les différents textes recherchent le même effet perlocutoire: amener le destinataire à utiliser (ou non) certaines formes linguistiques. «Pragmatiquement, le DN apparaît (. . .) comme un faire dire» (p. 23). Cette observation – due à une analyse des actes de langage dans le DN – est confirmée, d'ailleurs, par ce que le DN dit de lui-même . . . Mais du même coup, la visée pragmatique du DN est sans cesse démentie: on camoufle soit la visée prescriptive – l'ordre devient souvent conseil d'ami, . . . – soit le prescripteur lui-même: celui-ci se cache derrière le Bon Usage, le Génie de la langue, ou n'importe quel collègue . . .

Le grammairien s'inscrit donc dans son propre discours comme source prescriptive, mais aussi et surtout comme source évaluatrice: il n'argumente jamais sans porter de jugement de valeur. Ainsi, par exemple, on trouve dans HENNEBERT le passage suivant: «Au lieu de 'la reine, très décontractée, souriait', dites plutôt 'la reine, très à l'aise, souriait'. Nous ne pouvons invoquer que le tact et le bon goût pour justifier ce conseil.» Le parcours déductif du destinataire – que l'on peut exemplifier par «cette tournure est élégante, donc je dois utiliser cette tournure pour être élégant» – ressemble à s'y méprendre au parcours incité par le discours publicitaire: «Donnant au lecteur l'occasion de «tomber d'accord» sur une image idéale de lui-même, nécessairement satisfaisante parce que construite à sa guise, le DN, discours-miroir, a quelque chose d'ensorceleur» (p. 74).

Ces différents aspects du DN conduisent à s'interroger d'une part sur sa fonction sociale et d'autre part sur son éventuelle perpétuation par les linguistes. Pour BERRENDONNER, la fonction sociale du DN est comparable à celle de toute idéologie au sens où ALTHUSSER la définit. Le DN a en effet pour fonction d'assurer, dans une société de classes, la «reproduction des rapports de production». Les arguments utilisés par les grammairiens, les jugements de valeur qu'ils portent sur l'objet à décrire fonctionnent comme «une sorte d'épreuve (au sens où l'on parle d'une «épreuve d'examen»), à l'issue de laquelle les destinataires font l'objet d'une (auto-) évaluation, confirmant ainsi le statut qui leur est assigné dans et par la société de classes, et assurant du même coup la pérennité des rapports de production» (p. 90).

Après s'être surtout attaché à la description du discours des grammairiens, BERRENDONNER s'attaque au cas des linguistes pour conclure – après une démonstration convaincante – que les caractéristiques de leur discours sont identiques à celles du DN. En effet, les linguistes *énoncent une norme* en partageant les faits de langage en deux sous-ensembles (dichotomie langue/parole, . . .), ils en *déduisent occasionnellement* (mais non constamment comme les grammairiens) *des prescriptions et des jugements de valeur*, prétendent être non normatifs et *masquent leur activité* prescriptive et évaluative par l'élaboration de simulations abstraites.

L'hypothèse de base est donc vérifiée mais l'auteur montre que le DN dépasse largement les limites de son corpus. Il existe en effet tout un discours normatif oral, plus ou moins spontané, exemplifié par le passage de dessin animé suivant:

«(Antivol est un oiseau qui ne sait pas voler)
– Antivol, saute donc, c'est fastoche!

- «fastoche»!
- Antivol, saute! T'est pas cap!
- «pas cap»!
- Antivol, saute! C'est vachement fastoche!
- «Fastoche», «pas cap», «vachement»! Je sauterai quand on me parlera en bon français.» (p. 18).

De plus, il est vraisemblable qu'il existe des «contre-discours» normatifs basés, comme le montre LABOV, sur des normes opposées aux jugements de prestige dominants.

L'analyse proposée dans cet ouvrage – pour le DN écrit – sera sans doute très utile pour de futures études concernant ces autres types de DN.

La force de ce livre réside dans le fait qu'il incite le lecteur à se tourner résolument vers la recherche d'un *nouveau modèle théorique*, modèle qui parviendrait à décrire toute la richesse variationnelle du langage, à prendre en compte – pour de bon cette fois – «*toutes les formes d'expression*».

Une question surgit cependant: *Est-il possible de tenir un discours non normatif sur le langage*, ou – autrement dit – le linguiste peut-il décrire toutes les formes linguistiques attestées sans jamais prendre position par rapport à elles? . . . Le livre n'aborde pas cette question mais sa lecture devrait permettre d'éviter, sinon de tenir un discours normatif, au moins de se méprendre en prétendant – trop vite – le contraire. Une remarque encore à propos de cet ouvrage: quand la forme – extrêmement claire et drôle – sert aussi bien le contenu, *humour et rigueur* ne sont pas incompatibles, même en linguistique . . . A lire absolument.

Université de Neuchâtel
Centre de linguistique appliquée
CH 2000 Neuchâtel

Francine DEL COSO-CALAME

Baldegger, M., M. Müller, G. Schneider:
Kontaktschwelle Deutsch als Fremdsprache, Berlin, München, Wien,
Zürich, Langenscheidt, 1981, 504 p.

Le programme «langues vivantes» du Conseil de la Coopération culturelle du Conseil de l'Europe s'est enrichi avec *Kontaktschwelle Deutsch* (KSD) d'un élément nouveau, dont nous tenons à rendre compte dans le Bulletin CILA, car cet ouvrage devrait être appelé à jouer un rôle important dans les discussions en cours au sujet de l'enseignement de l'allemand en Suisse. En effet, la plupart des réformes qui se mettent en place s'inspirent largement de l'option «communicative» qui caractérise l'ensemble du programme «langues vivantes» du Conseil de l'Europe. Il ne fait pas de doute que KSD jouera un rôle éminent dans la réalisation de matériel didactique qu'il faudra bien envisager avec l'introduction de nouvelles méthodes d'enseignement.

Parmi les nombreuses publications du programme «langues vivantes» du Conseil de l'Europe, KSD est le quatrième de la série des niveaux-seuil, ces instruments de travail servant à définir des objectifs d'apprentissage dans les différentes langues européennes. La série a débuté par *The Threshold Level* pour la langue anglaise en 1975, suivi de *Un niveau-seuil* pour le français en 1977, puis de *Un nivel umbral* pour l'espagnol. C'est en 1980 que KSD a été publié d'abord par le Conseil de l'Europe à Strasbourg, puis par Langenscheidt en 1981 pour une diffusion commerciale. La publication du *Livello soglia* pour l'italien y a fait suite, et c'est avec un *Taerskelniveau* pour l'étude du danois que la série devrait s'achever.

Si toutes ces publications se différencient par leur volume, par les publics visés et par les intentions méthodologiques, elles ont en revanche toutes un dénominateur commun par leur support théorique: la théorie des actes de langage de SEARLE et AUSTIN, concrétisée dans la théorie fonctionnelle-notionnelle de WILKINS, sur lesquelles nous ne nous étendrons pas ici. Disons simplement que ce qui caractérise extérieurement l'ensemble des niveaux-seuil, c'est la présentation d'inventaires d'intentions de parole ou d'actes de langage tels que «exprimer son étonnement, son hésitation, sa désapprobation», parallèlement à des inventaires de formes linguistiques concrètes permettant de réaliser ces intentions.

KSD nous propose trois registres de ce genre, dont les éléments se recoupent d'ailleurs partiellement. Le premier, désigné par le terme *Sprechakte* offre dans la colonne de gauche un choix d'actes de paroles groupés en 6 sections, représentant les domaines suivants: *Informationsaustausch – Bewertung, Kommentar – Gefühlsausdruck – Handlungsre-*

gulierung – Soziale Konventionen – Redeorganisation und Verständigungssicherung. La colonne de droite correspondante présente les réalisations en structure de surface; ainsi pour l'acte de langage «exprimer des suppositions» les moyens suivants sont proposés: des verbes tels que *ich glaube, ich vermute, ich kann mir vorstellen*, des adverbes de modalité tels que *vielleicht, vermutlich, möglicherweise, wohl*, l'emploi du futur (*er wird wohl im Hotel sein*), etc. . . .

Un deuxième registre qui porte la désignation *Allgemeine Begriffe* inventorie ce qui, dans le *Threshold Level*, portait l'étiquette de «notion», c'est-à-dire un inventaire de concepts généraux tels que «fréquence, étendue, comparaison», groupés en sept sections selon les catégories suivantes: *Gegenstände – Existenz – Raum – Zeit – Quantität – Eigenschaften – Relationen*. En regard de chaque concept/notion sont relevés dans la colonne de droite un certain nombre de moyens d'expression tant de nature grammaticale que lexicale. A titre d'exemple, pour l'expression de la notion de possession, KSD mentionne la catégorie grammaticale du datif, la forme interrogative *Wem*, la catégorie grammaticale du génitif avec le pronom interrogatif correspondant *Wessen*, l'adjectif possessif, la préposition *von*, les verbes *haben, sein, gehören, besitzen*, des adjectifs tels que *eigen, privat*, des verbes tels que *geben, nehmen, behalten, bekommen, kriegen, . . .*

Dans le troisième registre de KSD sont répertoriés sous l'étiquette *Spezifische Begriffe* surtout les éléments lexicaux de base, groupés selon 15 catégories: *Personalien; Informationen zur Person – Wohnen – Umwelt – Reisen und Verkehr – Verpflegung – Einkaufen und Gebrauchsartikel – öffentliche und private Dienstleistungen* etc. . . . Les concepts de la colonne de gauche ayant un caractère nettement plus spécifique renvoient à un matériel linguistique moins différencié dans la colonne de droite, où on trouve des listes de synonymes et parfois un exemple, mais très souvent la même unité linguistique dans les deux colonnes. Ainsi à *TELEFONIEREN* dans la colonne de gauche correspond *Telefonieren (Darfich mal telefonieren?)* et *Anrufen (Kann man Sie anrufen?)* dans la colonne de droite.

A la suite des trois registres que nous venons de présenter en détail, se trouve un inventaire des structures grammaticales de l'allemand. Il ne s'agit pas d'une grammaire explicative démontrant les mécanismes par l'application de règles morpho-syntaxiques, mais d'une grammaire illustrative inventoriant les faits linguistiques propres à l'allemand.

Pour faciliter la consultation de KSD, les auteurs ont placé à la fin de l'ouvrage tout un jeu de répertoires récapitulatifs des différents actes de parole, des notions générales et spécifiques, des faits grammaticaux, et

des unités lexicales avec renvoi aux sections de l'ouvrage où elles apparaissent.

La présentation de KSD serait incomplète si l'on passait sous silence l'importante première partie, dans laquelle les auteurs définissent leur projet et précisent leurs objectifs. Il y est en particulier affirmé que KSD ne représente en aucune façon un nouveau manuel pour l'apprentissage de la langue allemande, et qu'il ne doit ni ne saurait être utilisé dans cette perspective. Il se présente comme une série détaillée d'objectifs d'apprentissage pour l'acquisition d'une compétence de communication. Les auteurs distinguent en outre avec précision, d'une part les utilisateurs directs (responsables de la planification dans l'enseignement de l'allemand ou de l'organisation de la formation des adultes, auteurs de manuels scolaires, producteurs de programmes multi-media, ou tout simplement maîtres d'allemand) et d'autre part, le public d'apprenants potentiels visé qui se définit comme un groupe socialement hétérogène d'adultes désireux d'entrer en contact avec des germanophones dans des contextes non-professionnels à l'occasion de brefs séjours en pays d'expression germanique ou de rencontres dans leur pays d'origine.

En restreignant de cette façon le profil du public d'apprenants potentiels, les auteurs de KSD ont du même coup limité la souplesse d'adaptation de l'instrument qu'ils mettent sur le marché. On peut déplorer qu'ils n'aient pas cherché à imiter l'entreprise du *Niveau-seuil* français, qui a inclus dans sa visée un public manifestant des besoins linguistiques aussi divers que les touristes, les travailleurs migrants, les spécialistes professionnels, etc. . . . , laissant aux utilisateurs le soin de procéder eux-mêmes aux choix qu'impose leur situation d'enseignement concrète.

Ce choix restrictif du public visé par KSD n'a pas manqué de déclencher toute une série de remarques critiques. Dans son rapport de 1981, le Conseil de la Coopération culturelle du Conseil de l'Europe lui-même écrivait: «Il est de la plus haute importance de poursuivre et d'étendre les travaux relatifs à d'autres catégories d'apprenants. Il conviendra de s'intéresser notamment aux études en cours sur l'apprentissage de l'allemand par les migrants. Les jeunes qui envisagent de passer une certaine période dans un pays germanophone pour leurs études représentent un autre groupe-cible important.» Les auteurs du rapport vont d'ailleurs presque jusqu'à désavouer l'ouvrage, puisqu'on lit quelques lignes plus bas: «Des définitions d'objectifs pour différents groupes-cibles devraient conduire à élaborer un instrument plus souple, ressemblant sur certains points à *Un niveau-seuil* pour le français.»

Même si les auteurs ne s'en cachent pas, on peut reprocher à KSD une imitation par trop proche du *Threshold Level*, dont ils ont repris presque

sans modification l'appareil conceptuel. Or les récentes études sur la langue parlée dans l'interaction directe ont mis en évidence toute une série de phénomènes qui auraient mérité d'être intégrés dans un ouvrage qui a paru quelque cinq ans après *The Treshold Level*, en particulier les études sur les atténuateurs réalisées par WEYDT ou sur certaines fonctions régulatrices du discours comme elles apparaissent dans les travaux de E. GÜLICH.

Au chapitre des critiques, on peut en outre déplorer que le lexique de KSD s'appuie pour l'essentiel sur la norme standard de l'allemand, alors que dans l'interaction directe l'on assiste à de fréquents glissements de niveaux, en particulier dans l'expression des sentiments et des jugements de valeur, qui auraient rendu souhaitable la référence à un vocabulaire plus familier. Pour exprimer l'indifférence, par exemple, l'allemand connaît toute une série de moyens d'expression. A côté de «*es ist mir egal/gleich*», on aurait pu mentionner *es ist mir wurscht/schnuppe*. C'est en effet la connaissance des registres non-standards qui fait le plus défaut aux apprenants – et souvent même aux enseignants – d'une langue seconde.

Si enfin l'usager entreprend un examen à la loupe de KSD, il ne manque pas d'être parfois surpris. Ainsi il est pour le moins assez original de ranger la particule *doch* parmi les moyens qui permettent en allemand d'exprimer la négation (p. 75).

Mais ne nous achoppons pas aux détails. Les arbres nous empêcheraient de voir la forêt.

Avant de conclure, j'aimerais me pencher un instant sur l'ensemble du projet «langues vivantes» du Conseil de l'Europe, dont KSD n'est qu'un élément parmi d'autres et qui me paraît mériter notre attention puisqu'il a jeté les bases de profondes réformes et que son influence continuera de fertiliser de nombreux projets d'application didactique.

L'option «communicative» me paraît parfaitement défendable dans le contexte européen, dans la mesure où elle vise un public d'adultes. Envisagé pour un public d'élèves dans le cadre institutionnel des écoles secondaires, le projet recèle en revanche quelques faiblesses que j'aimerais relever ici:

Parmi les problèmes non-résolus, il y a d'abord celui de l'articulation entre une progression grammaticale et une progression définie en termes d'actes de langage. La systématisation grammaticale est sans aucun doute un élément essentiel dans l'apprentissage en milieu institutionnel, avec les faibles dotations horaires et la concurrence des autres disciplines scolaires qui le caractérisent.

Un autre danger potentiel de l'approche fonctionnelle-notionnelle tient dans le fait que certains objectifs de base de l'apprentissage des langues, tels que le développement personnel et social de l'apprenant et l'accès à la culture, y sont négligés au profit d'un savoir ou d'un savoir-faire pragmatique banal dans une vision purement utilitaire de l'apprentissage d'une langue seconde.

Enfin, la fécondité de la communication n'est pas assurée par l'addition des actes de langage recensés dans un recueil tel que KSD. Mises à part les situations de communication courantes et fortement ritualisées comme par exemple la prise de contact, pour lesquelles l'approche fonctionnelle-notionnelle se révèle être un instrument pédagogique adéquat, la plupart des actes de communication sont des assemblages séquentiels complexes, qui ne se laissent pas réduire à de simples additions d'actes de parole isolés. Il faut au contraire postuler l'existence d'une «compétence textuelle» qui permet de réaliser des actes de communication complexes tels que «parler de soi» ou «construire une argumentation». Une didactique s'appuyant sur la théorie des actes de langage risque tout autant que la didactique «grammaticale» traditionnelle de dégénérer en une pratique pédagogique hors contexte et atomisée, telle que celle qui a produit les exercices structuraux dont on a suffisamment démontré l'inefficacité. C'est d'une pédagogie du texte que nous avons le plus grand besoin. Or, il n'est malheureusement pas certain que les différents projets de niveaux-seuil nous y conduisent.

Revenons à KSD, à propos duquel on peut certes déplorer le manque d'esprit d'innovation par rapport aux modèles qui l'ont précédé. Il ne faut cependant pas perdre de vue que l'entreprise tient presque du miracle, si l'on songe aux délais très brefs qui étaient imposés pour sa réalisation ainsi qu'à la faible dotation en personnel scientifique de l'Institut pour la langue allemande de Fribourg qui a accepté ce mandat.

Même s'il prête ici ou là le flanc à la critique, KSD constitue un ouvrage que chacun de ceux qui se préoccupent de l'enseignement de l'allemand dans ce pays devrait avoir à sa disposition.

Université de Neuchâtel
Centre de linguistique appliquée
CH 2000 Neuchâtel

Gérard MERKT

Antos, Gerd:

Grundlagen einer Theorie des Formulierens. Textherstellung in geschriebener und gesprochener Sprache. Niemeyer, Tübingen, 1982, 216 p. (= Reihe Germanistische Linguistik 39)

Diese «verbesserte Version» einer Dissertation aus Saarbrücken stellt sich in den Zusammenhang der kommunikationsorientierten Textlinguistik der letzten 15 Jahre. Die Herstellung von Texten soll sprachwissenschaftlich beschrieben werden; Texte werden aufgefaßt «als Verständigungsmittel zwischen Kommunikationspartnern» (S. 127).

Das Thema erscheint mir gut gewählt: Formulieren ist öfter problematisch, und auch das Reden über Formulierungen muß nicht erst heute erfunden werden, denn die schriftsprachlich geprägte moderne Alltagssprache besitzt Hunderte von Ausdrücken, mit denen wir fremde oder eigene Äußerungen unter dem Aspekt ihres Formuliertseins kommentieren. Jeder kennt und fast jeder benutzt Ausdrücke der Typen «Das ist schlecht formuliert / das ist eine präzise Formulierung». Von solchen metasprachlich funktionierenden Ausdrücken der Alltagssprache geht Antos aus – man merkt den Einfluß mancher Darstellungen der Sprechakttheorie. Der Anhang des Buches enthält 65 Belege, Beispiele neueren Datums für die Verwendung von «formulieren, Formulierung». Begründet werden soll ein Problem- und Arbeitsbereich «Formulieren», der von den Bereichen der «Grammatik» (die die Proposition beschreibt) und der «Pragmatik» (die die Illokution behandelt) abzugrenzen wäre.

Es gibt keine vorgeprägte Einheit «Formulierung»; vielmehr können gewisse sprachliche Ausdrücke (von Wort- bis Satzumfang oder auch darüber hinaus) vom Aufnehmenden als «Formulierung» konstituiert werden¹; wie mir scheint, wird hier an «Formulierung» im Sinne eines Textstücks gedacht, nicht aber an das «Formulieren», das doch im Titel des Buches steht – das Verhältnis zwischen «formulieren» und «Formulierung» ist nicht immer klar.

Wenn wir uns auf Sprachliches unter dem Aspekt seines Formuliertseins beziehen, dann vernachlässigen wir den propositionalen und den illokutiven Aspekt zugunsten der «Textorganisation» – hier ist «Formulierung» also ganz nah bei «Textorganisation».

¹ Das Textbeispiel, an das hier angeknüpft wird, scheint mir schlecht verifiziert und falsch gelesen, und das hat leider Konsequenzen über mehrere Seiten hinweg (S. 44–49). Nach meiner Auffassung sagt dieses Textbeispiel nicht, «muß» sei eine Formulierung – die ganze Argumentation von Antos stützt sich damit an dieser Stelle auf ein falsches Beispiel.

Motive dafür, daß wir gelegentlich auf eigene Formulierungen als Formulierungen hinweisen: wir wollen erwartbarer Kritik zuvorkommen, oder es soll die Rezeption auf seiten der Zuhörer/Leser gesteuert werden, oder wir zeigen an, daß hier verschiedene Kommunikationsmaximen miteinander im Konflikt sind – zum Beispiel durch die äußerungskommentierende Gesprächsformel «offen gesagt» – hier steht «formuliert» dicht bei «gesagt».

Es zeigt sich, dass die Mehrzahl der formulierungskommentierenden Ausdrücke in sieben Gruppen eingeteilt werden kann, je nach der Dimension des Formulierens, die von ihnen besonders hervorgehoben wird. So heben Wendungen wie «das ist fahrig/folgerichtig/konfus/zusammenhanglos formuliert» besonders den Ablauf des Textes, seine Ablaufkonstitution hervor. Die übrigen sechs Dimensionen sind die der Relevanz, der Sachadäquanz, der Verständnisbildung, der Beziehung, des Images, des Ästhetischen. (Hier sind Gedanken von GRICE weitergeführt worden.) Auf Normen in diesen (und einigen anderen) Dimensionen stützen sich unsere Aussprüche über Formuliertes.

Von anderen Verben des Verbalisierens – sich äussern, ausdrücken, reden, sagen, sprechen – unterscheidet sich «formulieren» dadurch, daß nur bei ihm die Überwindung von Schwierigkeiten beim Verbalisieren notwendig mitgedacht wird. Blosses «Planen» der Kommunikation ist «Formulieren» auch nicht, denn Planen und Ausführen gehören hier integrierend zusammen; und ebensowenig ist es simples Wählen zwischen gleichzeitig und gleichmäßig vorhandenen Mitteln. In Anlehnung an die aristotelische Unterscheidung zwischen «praxis» und «poiesis» können Formulierungen unter zwei Gesichtspunkten betrachtet werden» einerseits als «Werke», als Resultate des Formulierens (= poiesis), andererseits als Vollzug der in ihnen sich manifestierenden Handlung (= praxis). Diese Handlung erscheint bei der Produktion von Texten freier als bei der Produktion von Sätzen, aber mit konventionalisierten Schemata muß trotzdem gerechnet werden. Formulierend werden Bedeutungen konstituiert, und auch der Hörer/Leser wird auf die Anweisung des Textes hin konstruierend tätig. Wegen dieser Eigentätigkeit des Rezipienten garantiert eine gute Formulierung nicht schon eine gute Verständigung.

Neben verschiedenen Modellierungen des Prozesses der Textherstellung (S.J. SCHMIDT, D. BREUER, L.S. WYGOTSKY, VAN DIJK u. a.) wird besonders die Analogie zum Problemlösen für die Theorie des Formulierens benutzt. Es handelt sich um ein dialektisches Problemlöse-Modell aus der kognitiven Psychologie (D. DÖRNER), das geeignet erscheint, gerade das schöpferische Formulieren zu illustrieren, bei dem das zu erreichende Ziel nicht von vornherein feststeht, sondern erst in einer Abfolge

von Konstruktions- und Prüfungsprozessen beim Formulieren sukzessiv präzisierbar wird.

Ausgangsbedingung des Formulierens ist, daß jemand sich zum Ziel setzt, sprachlich tätig zu werden, und zwar in einer bestimmten propositionalen Fixierung und in einem globalen Handlungsmuster. Dies bedeutet nicht, daß er die Makrostruktur des zu Sagenden zu Anfang völlig parat hätte; es handelt sich meist nur um Bruchstücke, und die Präferenzen können sich ändern. Globale und lokale Formulierungsprobleme können auftauchen, und die Prägung des Textes orientiert sich nicht nur rückwärts (am Plan des zu Sagenden), sondern auch vorwärts (an den möglichen Wirkungen des Textes). Die Vielfalt von Problemen, die beim Formulieren gelöst werden müssen, könnte am Erfolg verzweifeln lassen; dagegen ist zu bedenken, daß in vielen sozialen Situationen eine hinter dem Optimum zurückbleibende Formulierung ausreicht, daß Probleme in Teilprobleme zerlegt und in intermediären Formulierungen berücksichtigt werden können, daß Routine erworben wird.

Die Analyse einer Diskussion, in der eine Kommission einen gemeinsamen Text erarbeitet, zeigt dann die verschiedenen Kategorien am Beispielfall auf. Da sprechen Germanisten über Germanisten. Schade, etwas welthaltigeres Material wäre hier besser gewesen, und auch die Analyse scheint mir gelegentlich ungenau.

In einem kurzen letzten Kapitel wird gesprochene Sprache als mündlich realisiertes, frei formuliertes Sprechen definiert, (ohne Benutzung gesprächsanalytischer Gesichtspunkte), seine Textbildungsform durch Versuch-Irrtum-Heurismen erklärt.

Insgesamt werden viele Aspekte der Textproduktion behandelt, besonders wichtig erscheint mir die Darstellung des temporal-prozessualen Charakters von Texten. Der theoretische Anspruch des Buches ist hoch. Empirisches kommt zu kurz, und die Behandlung mancher Beispiele macht mich bedenklich. Die Attraktion der Form beim Formulieren dürfte zu wenig berücksichtigt sein, ebenso die historische Veränderung von Formulierungsnormen. Bedauerlich ist die relativ grosse Zahl von falschen oder unglücklichen Wendungen, etwa der Art: . . . «der Versuch . . . , durch Inflationierung des Gebrauchs von formulierungskommentierenden Ausdrücken sich beispielsweise der Verantwortlichkeit bezüglich der eigenen Formulierungen abzukoppeln» (S. 68). Eine Reihe von energischen Korrekturen dieser Grössenordnung hätten dem anregenden Buch sehr genützt.

Université de Lausanne
Section d'allemand
CH 1015 Lausanne

Walter LENSCHEN

Lessen Kloeke, Wus van:

Deutsche Phonologie und Morphologie: Merkmale und Markiertheit.
Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1982 (Linguistische Arbeiten; 117),
IX und 258 S.

Vom reichen Inhalt dieser Arbeit, einer Leidener Dissertation, einen einigermaßen zutreffenden Eindruck zu vermitteln, ist in der Kürze nicht möglich.

Im 1. Kapitel werden die einzelnen Laute des Deutschen sorgfältig diskutiert und die Ergebnisse der durchweg scharfsinnigen Analysen in Merkmalsmatrizen übersichtlich zusammengefaßt. Dazu dienen 11 binäre phonologische Merkmale. Das 2. Kapitel rechtfertigt die Aufstellung des Merkmalsinventars mithilfe einer Markiertheitstheorie. Der Verfasser folgt im Prinzip jenem Schritt von JAKOBSON/HALLE/FANT, im Unterschied zu TRUBETZKOY die Merkmale «an sich» systematisch zu «erfinden» (wie H.G. TILLMANN das einmal genannt hat). Das Ziel ist die Erfassung der Lautsprache durch eine minimale, ökonomische Notation. Zwar wird gelegentlich auf intuitive Plausibilität und empirische Belege aus Sprachwandel oder Aphasologie zurückgegriffen, doch bleibt das Verhältnis der methodischen Postulate zu den psychophysischen Befunden unklar, wie meist in Arbeiten dieser Richtung. Das 3. Kapitel umfaßt hauptsächlich eine Auseinandersetzung mit den wichtigsten Vertretern der «Natürlichen Generativen Phonologie». Die phonologische Relevanz der phonetischen Silbe wird herausgearbeitet. Im 4. Kapitel behandelt der Verfasser die Flexionsmorphologie, besonders die Frage des Schwa und seiner Nullalternation. Er geht davon aus, daß flektierte Wörter von einem vollständig spezifizierten Wort abzuleiten seien. Das ist für die nominalen Flexionsformen der Nom. Sg., für die verbalen die 1. Sg. Ind. Präs.; eine besondere Pointe besteht darin, daß dem *-e* der 1. Pers. Sg. nicht der Status einer Konjugationsendung zuerkannt wird, sondern der eines Stammbildungsmorphems, die Form also endungslos ist. Nach dem Vorbild WURZELS und ISAČENKOS operiert der Verfasser mit zahlreichen Schwa, die dann getilgt werden. Dieses Verfahren dürfte demjenigen einleuchten, der bereit ist, Symmetriebeobachtungen des Linguisten als «sprachinterne Gründe» für den Ansatz dieser oder jener «Regeln» hinzunehmen. Im abschließenden 5. Kapitel stellt der Verfasser die segmentalen Regeln im Zusammenhang vor.

Das Werk fügt sich ausdrücklich in die von CHOMSKY/HALLES Werk «The Sound Pattern of English» von 1968 ausgehende Tradition ein und nimmt weiterhin die phonologischen Theorien von BIERWISCH, WURZEL, ISAČENKO auf, ferner Markiertheitstheorien von TRUBETZKOY

und noch mehr von JAKOBSON. Die Stärken und Schwächen dieser Ansätze finden sich in dem vorliegenden Buch wieder, dessen Schwergewicht mehr auf einer Anwendung als auf der Fortbildung der Theorie liegt. Hervorzuheben ist die außerordentlich umsichtige Argumentation; auch der Stil ist schnörkelfrei und kompakt, dennoch lesbar. (Für den Nichtspezialisten, z. B. den Germanistikstudenten, wäre womöglich ein Glossar zu den Abkürzungen und Notationskonventionen eine recht nützliche Lesehilfe gewesen.)

Zwei vielleicht problematische Punkte sollen nicht unerwähnt bleiben. Erstens stützt sich der Autor auf das «Wörterbuch der deutschen Aussprache» (3. Aufl. Leipzig 1970) als maßgebliche Materialgrundlage. Damit werden die theoretisch-normativen Vorentscheidungen dieses Wörterbuchs in die eigene Theorie übernommen; es ist nicht recht zu überblicken, welche Konsequenzen das hat, aber eine Reflexion über dieses Problem wäre wohl angebracht gewesen. Zweitens – und das hängt mit dem ersten Punkt zusammen – bezieht der Verfasser in einem geradezu unerhörten Maße die Fremdwörter mit ein, die in dem Wörterbuch enthalten sind, so daß man seitenweise fast den Eindruck hat, die Arbeit handele eigentlich von der Phonologie der Fremdwörter im Deutschen, darunter äußerst entlegene, deren normgerechte Aussprache keine Tatsache des deutschen Sprachlebens mehr ist, sondern Spezialistenwissen.

Diese beiden Bemerkungen sollen aber den hohen Wert dieses grundlegenden Werkes nicht schmälern.

Institut für Deutsch als Fremdsprache
Universität München
D 8000 München 22

Theodor ICKLER

Eichinger, Ludwig M.:

Syntaktische Transposition und semantische Derivation. Die Adjektive auf -isch im heutigen Deutsch. Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1982 (Linguistische Arbeiten; 113), 250 S.

Die Adjektive auf *-isch* haben in letzter Zeit mehrfach das Interesse der Linguisten gefunden, nicht zuletzt wohl wegen des sprachpflegerischen Anstoßes an manchen Bezugsadjektiven. Die Monographie vom Michael SCHLAEFER (*Die Adjektive auf -isch in der deutschen Gegenwartssprache*, Heidelberg 1977) hat E. noch verarbeitet, den bedeutenden Aufsatz von Hartmut LAUFFER («Sprachwandel durch Interferenz beim Adjektiv», in: *Sprachliche Interferenz. Festschrift für W. Betz*, Tübingen 1979, 436–462) leider nicht mehr.

E. gibt zunächst einen Forschungsbericht, der neben guten Beobachtungen zur älteren Literatur auch wertvolle methodenkritische Bemerkungen enthält. Dies betrifft vor allem die in der neueren Wortbildungslehre so beliebte Paraphrasenmethode, deren Fragwürdigkeit E. durchaus scharfsinnig bloßstellt.

Umso überraschender ist es dann, daß E. selbst die Paraphrasenmethode in außerordentlichem Umfang anwendet. Sie diene weder der Erzeugung der Wörter, noch der «Zurückführung» – aber wozu dient sie dann? Doch nicht, wie E. anzunehmen scheint, zur Erkennung der Bedeutung einer Ableitung, da man ja umgekehrt die Bedeutung schon erkannt haben muß, um eine Paraphrase geben zu können – die gleichwohl immer willkürlich, immer eine von vielen möglichen bleibt. In dieser Hinsicht geht E. nicht nur über den kritisierten SCHLAEFER hinaus, sondern treibt es noch viel weiter, so daß das Buch eher heißen sollte: «Die Adjektive auf -isch und ihre Paraphrasen».

Damit ist der Hauptmangel des Buches angedeutet: Der Autor hat mit Fleiß eine große Materialmenge zusammengestellt, weiß aber nicht so recht, was er damit anfangen soll. Der Leser kämpft sich also durch eine ungeheure Masse von Paraphrasen hindurch, ohne zu erkennen, welchen Aufschluß sie über den jeweils diskutierten Adjektivtyp geben könnten, da ja das Paraphrasenproblem grundsätzlich ungelöst ist. Die einzige Rechtfertigung für die Heranziehung von Paraphrasen läge m.E. darin, die von den Sprechern selber gebildeten textuellen Paraphrasen zu beobachten. Diese Art von Textarbeit hat sich der Verfasser leider erspart. Welche Art von Erklärungen dann noch übrig bleibt, sieht man z. B. auf S. 86, wo die Wendung *französisch essen* als «Verkürzung einer figura etymologica» nämlich von *französisches Essen essen* erklärt wird! Von derartig willkürlichen Spekulationen wimmelt das ganze Werk.

Ein weiterer Mangel besteht darin, daß E. die Adjektive nicht in ihrer historischen Schichtung sehen möchte. Damit meine ich nicht die Ergänzung der synchronischen Perspektive durch eine diachronische, sondern die Berücksichtigung der Tatsache, daß produktive und unproduktive, motivierte und unmotivierte Bildungen nicht derselben – ohnehin fragwürdigen – Methode unterworfen werden sollten. An dieser Stelle muß kritisch vermerkt werden, daß E. zwar häufig aus wenig einschlägigen Publikationen anderer Autoren (K. BAYER, W. KUMMER) zitiert, aber zu seinem Schaden – ebenso übrigens wie SCHLAEFER – die grundlegenden Arbeiten Hans-Martin GAUGERS nicht kennt, die es u. a. explizit mit der Durchsichtigkeit von Wörtern zu tun haben. Die ebenfalls sehr wichtigen Arbeiten Hansjakob SEILERS zur Attribution sind zwar erwähnt, aber nicht hinreichend verarbeitet. So bleibt die begriffliche Durchdringung der Probleme recht dürftig, und das mag letzten Endes der Grund für die große Verworrenheit des Buches sein, die auch durch eine modische Dezimalklassifikation der auseinanderfallenden Abschnitte nicht verdeckt werden kann. Die unzähligen Einzelbetrachtungen – bei den meisten möchte der Leser eine nähere Begründung erfahren – verschleiern die grundlegende Tatsache, daß die klassische Einteilung der *-isch-Adjektive* in Bezugsadjektive und Eigenschaftsbezeichnungen nach wie vor Bestand hat und daß sich bei genauerer Betrachtung die Grundbedeutung «nach Art von» für die Eigenschaftsbezeichnungen nicht nur halten läßt, sondern in der Nuancierung ‘*nur* nach Art von’ (sc. ‘aber eben nicht wirklich!’) auch den Erklärungsgrund für die oft vermerkte «negative» Komponente hergibt. Deshalb kann ein Kind nur *kindlich*, aber nicht *kindisch* sein, *weibisch* nur ein Mann, nicht ein Weib usw.

In diesem Zusammenhang muß auf DORNSEIFFS klassischen Aufsatz von 1921 hingewiesen werden, den E. zwar kennt, aber zu wenig berücksichtigt. DORNSEIFF hat damals viel Bedeutsames zum Fremdwort, zur Fach- und Umgangssprache gesagt, was gerade im Zuge der heutigen Internationalisierung des Deutschen noch wichtiger geworden ist. Sein Hinweis, das Bezugsadjektiv sei im Kern eine «Verrückung» des Substantivbegriffs ins Attributive, seine Frage «Wie baue ich die affektiven Nebenwerte der deutschen Wortendungen ab?» – dies alles findet bei E. leider keine fruchtbare Aufnahme und Fortführung. Übrigens sind alle wesentlichen Thesen DORNSEIFFS in LAUFFERS schon erwähntem Aufsatz – mit geringen Modifikationen – bestätigt worden. Die Unzuständigkeit EICHINGERS zeigt sich nirgendwo so deutlich wie in den kritischen Bemerkungen, die er dem allzu knappen Bericht über DORNSEIFF glaubt anhängen zu dürfen.

Im späteren Teil des Buches tauchen plötzlich Pseudo-Formalisierungen für «semantische Relationen», «grundlegende semantische Beziehungen» auf: OBJ, SUBJ, IDENT usw., die jeder Rechtfertigung entbehren. Ein Erkenntnisgewinn ist mit solchen Umbenennungen nicht verbunden.

Der weitschweifige, überall die Aufbauschung eher als die klare Analyse anstrebende Stil wird zum rechten Ärgernis, wenn er ausgemachte Banalitäten kaschieren hilft: So soll die Präzizierbarkeit vom «Vorhandensein einer 'prädikativen' Relation abhängig» sein (S. 201). Anführungszeichen ersetzen keine Theorie und heben das Tautologische solcher Feststellungen nicht auf.

So muß leider abschließend gesagt werden, daß diese Dissertation an keiner Stelle etwas Neues über ihren Gegenstand zutage fördert, sondern im Gegenteil durchweg hinter älteren Arbeiten zurückbleibt.

Institut für Deutsch als Fremdsprache
Universität München
D 8000 München 22

Theodor ICKLER

Jongen, René et al. (Hrsg.):

Sprache, Diskurs und Text. Akten des 17. Linguistischen Kolloquiums, Brüssel 1982, Bd. 1, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1983 (Linguistische Arbeiten; 133), X und 254 S.

Der Band umfaßt 22 Beiträge zu den unterschiedlichsten Themen. Das eine oder andere soll hier herausgegriffen werden, damit der Leser einen Eindruck vom Gebotenen erhält.

U. SCHMITZ («Vorbemerkungen zur Linguistik der Abkürzung») leistet auf launige Weise Pionierarbeit, von der allerdings noch nicht zu erkennen ist, ob sie fortgesetzt oder – abgekürzt werden sollte. C. ZELINKSY-WIBBELT («Voraussetzungen zu einer Untersuchung der semantischen Belastung von submorphematischen Einheiten im Englischen») behandelt die Lautsymbolik. Der theoretische Ansatz wirkt etwas dünn, seine Fruchtbarkeit wird sich erst in der zu erwartenden größeren Arbeit erweisen müssen. S. DAALDER («Aspects of Grammatical Meaning: The Positioning of the Dutch Finite Verb») zeigt, daß im Niederländischen die Erst- und Letztstellung des finiten Verbs grammatisch bedeutsam ist, während die Zweitstellung als neutrale anzusehen sei. K.-H. KÖRNER («Le système des articles français vu depuis la Bavière») versucht gegen H. WEINRICHS bekannte These nachzuweisen, daß der unbestimmte und der Teilungsartikel im Französischen kombinatorische Varianten von einander sind, abhängig vom Sinn des folgenden Substantivs (zählbar vs. nichtzählbar). Mit Homonymien wird gerechnet. Zum Vergleich zieht K. bairische Fügungen heran: *hâsd a Gäid?* (= 'ein Geld') usw. W. ABRAHAM («Zur Kontrollbeziehung im Deutschen») und G. SIEBERT-OTT («Kontrollprobleme in infiniten Komplementkonstruktionen im Deutschen») äußern sich zum selben Thema, der letztere übrigens in sehr viel lesbarer Weise. Aus beiden Beiträgen scheint mir hervorzugehen, daß das Kontrollproblem (wenn man überhaupt von einem «Problem» sprechen will und nicht von einem Scheinproblem, hervorgerufen durch die willkürliche Annahme, die Infinitivphrase – *Er empfahl ihr zu kommen/Er versprach ihr zu kommen* – enthalte in der «Tiefenstruktur» eine später getilgte Subjektphrase) eine semantisch-pragmatische Angelegenheit ist: Der Hörer muß sich, wenn er ein Agens erfahren möchte, in der textuellen Umgebung nach einem solchen umsehen; die Semantik der beteiligten Verben und die Pragmatik entscheiden dann darüber, was Sinn gibt und was nicht. Und das ist auch schon alles. W. ZILLIG («Synkategorematisität») unterscheidet kategorematische Adjektive wie *rot* in *rote Rose* von synkategorematischen wie *groß* in *große Fliege*, *großer Elefant*. Allerdings ist – gegen Z.s. Ansicht – die Bedeutung von *rot*

nicht so ganz unabhängig vom Substantiv, vgl. *rotes Haar* und CHAFES bekannte Darstellung «postsemantischer Prozesse». Z.s Arbeit steht in der Tradition der analytischen Ethik; linguistisch scheint seine Unterscheidung von «relativen Normen» und «unterschiedlichen Standards» folgenlos zu bleiben. Auch sind Verfahren wie Synonymeneinsetzung zwecks Mehrdeutigkeitsdiagnose m.E. nicht «formal», sondern vom gleichen methodischen Typ wie andere Paraphrasierungen, bei denen die intuitive Bedeutungserkennung die ausschlaggebende Rolle spielt. S. DE KNOP («Die Rolle des Adjektivkontextes beim Erkennen und bei der Rekonstruktion der metaphorischen Prädikation») akzeptiert, wie schon der Titel erkennen läßt, die alte rationalistische These, daß der Metapher eine Prädikation («A ist B») zugrundeliege. Die «ausschlaggebende Rolle des Kontextes» für jede Metaphertheorie ist freilich längst erkannt; es sei nur an H. WEINRICH erinnert, dessen Arbeiten die Verfasserin nicht zu kennen scheint. K. DORFMÜLLER-KARPUSA («Vermittlung aspektueller Informationen in Texten») ist noch nicht ganz frei von der psychologisierenden Tradition, derzufolge ein und derselbe Sachverhalt vom Sprecher so oder so «gesehen» werde – woraus sich der Verbalaspekt erkläre. Die Autorin bespricht folglich Einzelsätze (aus dem Neugriechischen). Die Anlehnung an das Reichenbach-Modell der Zeit scheint mir nicht auszuschließen, daß die Verfasserin, wenn sie sich zu einer genuin linguistischen statt philosophisch-spekulativen Betrachtungsweise entschließt, auch die textlinguistische Dimension erreicht oder wiedergewinnt; im Schlußteil, anläßlich einer Erwähnung von WEINRICHS Tempusbuch, deutet sich eine solche Perspektive an. K. DETERING («Zur linguistischen Typologie des Sprachspiels») führt verschiedene Sprachspielereien vor, versucht eine typologische Klassifikation und arbeitet mit Recht heraus, daß die spielerische Normabweichung zugleich die Norm befestigt. R. FIEHLER («Definitionsmacht») zeigt sehr umständlich, daß der Ausbilder in einer Lehrwerkstatt gelegentlich nicht eindeutig definiert, welche Ernstfallsituation gerade simuliert wird. Die resultierende Desorientierung der Lehrlinge – so F.s freilich rein spekulative Behauptung – kommt dem Ausbilder nicht ungelogen, kann er doch so die Lehrlinge seine «Definitionsmacht» spüren lassen und sie für die künftige Arbeitsform «disziplinieren». P. KÜHN («Der parlamentarische Zwischenruf als mehrfachadressierte Sprachhandlung») untersucht einige Verzerrungen parlamentarischer Redebeiträge aufgrund ihrer «Mehrfachadressiertheit». Diese Untersuchungen verdienen fortgeführt zu werden, wobei auch die ältere Forschung zur sprachlichen Andeutung (KANDLERS «Zweitsinn»!) herangezogen werden könnte. – Der Band enthält ferner Beiträge von C.-A. FOREL

(«La délimitation en rapport avec l'intonation culminative»), M. LAVENCY («Synchronie et diachronie dans les constructions en 'qui' du latin classique»), F. RAINER («L'ordre complément – sujet – verbe en français»), K. A. SROKA («Definiteness and Truth Relation»), G. ROHDENBURG («More on the Semantics of Equative Comparatives Involving Measure Phrases in English»), H. ECKERT/R. TURNBULL («The Language of Science Fiction»), N. R. NORRICK («Recipes as Texts: Technical Language in the Kitchen»), L. OKON («Les désignations de maladies dans le conte de Gianni Rodari: 'C'Éra Due Volte il Barone Lamberto'. Un exemple d'application de la linguistique textuelle»), E. RUDOLPH («Argumentationsformen in der Wissenschaftssprache») und W. BUBLITZ («Konforme Gesprächsrepliken in englischen Alltagsdialogen»).

Abschließend bleibt zu sagen, daß die meisten Arbeiten dieses Bandes ein akzeptables, aber nicht überwältigendes Niveau haben. Die überwiegend jüngeren Wissenschaftler zeigen Zwischenergebnisse aus der laufenden Arbeit; bedeutsame Durchbrüche ereignen sich hier nicht, sind auch wohl billigerweise nicht zu erwarten.

Institut für Deutsch als Fremdsprache
Universität München
D 8000 München 22

Theodor ICKLER

Jongen, René et al. (Hrsg.):

Mehrsprachigkeit und Gesellschaft. Akten des 17. Linguistischen Kolloquiums, Brüssel 1982, Bd. 2, Tübingen, Niemeyer 1983, X und 279 S., (Linguistische Arbeiten, 134).

Die Akten des 17. Linguistischen Kolloquiums (LK) lassen noch erkennen, daß die Organisatoren der Tagung bemüht waren, ihr einen spezifischen – von den besonderen Gegebenheiten des Veranstaltungsortes geprägten – Charakter zu verleihen. Abweichend von der üblichen Praxis des LK hatten sie den Kongreß unter ein Thema – «Sprache/Mehrsprachigkeit/Gesellschaft» – gestellt, das zwar weit genug gefaßt war, jedwedem linguistischen Beitrag Raum zu gewähren, mit dem man aber doch besonderes Gewicht auf die gerade in der belgischen Hauptstadt als Problem greifbare Mehrsprachigkeit zu legen suchte, und wenn es, wie die Herausgeber im Vorwort schreiben, gelungen ist, mit diesem Kolloquium «einen Anstoss zur Zusammenarbeit der französischen (FUSL) und niederländischen (UFSAL) Universitätsfakultäten Brüssels über die Sprachgrenzen hinweg» [IX] zu geben, so kann dies bereits als ein – auf einer etwas ungewöhnlichen Ebene angesiedelter – Erfolg der Veranstaltung gewertet werden. Der im Vorwort ebenfalls hervorgehobene «mehrsprachige Veranstaltungsrahmen» hat freilich, wenn man sich auf die Sprachenwahl der Vortragenden bezieht, nur zu marginalen Verschiebungen geführt: Neben dem mit 14 Beiträgen im Vordergrund stehenden Dt. sind die im LK auch sonst zugelassenen Kongreßsprachen Engl. (5) und Frz. (4) nur etwas häufiger als üblich vertreten, es findet sich jedoch ansonsten nur ein einziger Beitrag auf Ndl. – K. DEPREZ/Y. PERSOONS, *Onderzoekerseffekten in sociolinguïstisch attitudeonderzoek: een kontaminerende of een konstituerende faktor?* [31–47] –, dem bezeichnenderweise eine Untersuchung über das Identitätsgefühl der Flamen in Brüssel zugrundeliegt. Was die thematische Streuung der übrigen Beiträge angeht, so geben hierüber weder der Titel des Gesamtbandes noch die Überschriften der beiden zur weiteren Strukturierung gebildeten Blöcke – 1. Mehrsprachigkeit und Interferenzforschung (15 in sich nach dem Autorenlphabet geordnete Aufsätze, S. 1–178), 2. Psycholinguistik, Kontrastive Linguistik, Konversationsanalyse (9 Aufsätze, S. 179–279) – sehr klaren Aufschluß, und einmal mehr ist zu fragen, warum man sich bei der Dokumentation der Ergebnisse dieses inhaltlich offenen Diskussionsforums dem Zwang einer thematischen Charakterisierung aussetzt, der notwendig zur Wahl von mehr oder weniger nichtssagenden oder irreleitenden Titeln führt. Damit ist zugleich gesagt, daß die bei der Planung der Veranstaltung angestrebte stärkere

thematische Konzentration des Kolloquiums von den Teilnehmern nur insoweit angenommen wurde, als die 'Kontaktlinguistik' im weitesten Sinn einen der Diskussionsschwerpunkte der Tagung bildete. Daß es schwerfällt, den Gegenstand dieser linguistischen Subdisziplin und ihr Verhältnis zu anderen Teilbereichen präzise zu bestimmen, zeigt nicht nur der explizit diesem Problem gewidmete Beitrag von M.-P. QUIX, *Soziolinguistik und/oder Kontaktlinguistik* [133–141], sondern dies wird eben auch aus den übrigen einschlägigen Vorträgen deutlich, die übrigens vollständig in den hier besprochenen 2. Bd. der Akten aufgenommen worden sind. S. BAŞOĞLU/R. POGARELL, *Interferenzen im Bereich der Anrede* [3–17], untersuchen den Gegenstand am Beispiel des Hochdt. im Elsaß und des Türk. in der Bundesrepublik. In den beiden Beiträgen von R. KERN, *Zur Sprachsituation im Arelerland* [70–87], und G. OFNER, *Vergessene Sprachminderheiten in Europa* [105–114], wird ein hauptsächlich auf die Auswertung von Sekundärliteratur gestützter Bericht gegeben, wobei OFNER sich jeweils auf knappe Informationen zu den Slowaken in Niederösterreich, den Occitanen im Val d'Aran, den Slowenen in Ungarn, den Ungarn im Burgenland und den Liven in der UdSSR beschränkt. R. TRIM, *Sprachtod in Altbelgien-Mitte?* [157–168], legt demgegenüber dem Bericht die Ergebnisse einer eigenen Umfrage in den Dörfern Watermal und Urt zugrunde. Die hier an konkreten Beispielen angesprochenen Probleme von Sprachminderheiten behandelt aus mehr allgemeiner Sicht auch Y.J.D. PEETERS, *Conséquences aliénatrices d'un bilinguisme généralisé pour les langues ou cultures minoritaires (synthèse)* [127–132], in seinem Plädoyer für «un bilinguisme minimal et fonctionnel, limité à ce nombre de personnes qui est nécessaire pour établir les contacts entre les communautés linguistiques et faire fonctionner la société mondiale» [131]. Historisch orientiert sind die Beschreibung eines recht weit angelegten Forschungsprojekts von K. PABST, *Mehrsprachigkeit im Rheinland in französischer Zeit (1794–1814). Methodische Vorüberlegungen zu einem historisch-linguistischen Forschungsprojekt* [115–126], und der Beitrag von L. WINTGENS, *Über Grundlagen der Sprachgeschichte des Herzogtums Limburg – Bild der sprachlichen Wechselwirkungen zwischen Maas und Rhein* [169–178], der Einblick in eine bereits abgeschlossene altlimburgische Quellentexte zugrundeliegende Untersuchung «der verworrenen Sprachverhältnisse dieser [. . .] Kontakt- und Reliktlandschaft im Vorland der germanisch-romanischen Sprachgrenzen» [174] gewähren soll. In P. BREINBURG, *A Boeng Mjo'si – A study of the Sociolinguistic Dynamics of the Surinam People Now in the Netherlands* [18–30], geht es um die Differenzen zwischen der gesprochenen und der geschriebenen Variante

des Sranan, nicht, wie der Titel etwa vermuten lassen könnte, um die Verwendung des Ndl. durch die Sprecher dieser Kreolsprache. – Sehr unterschiedliche Aspekte der Sprachplanung berühren die folgenden drei Aufsätze: H.P. KELZ, *Extralinguistische Faktoren bei der Planung einer Nationalsprache* [58–69], gibt einen Bericht über die Geschichte der Versuche, eine Nationalsprache auf den Philippinen einzuführen. A. SAKAGUCHI, *Formen der Sprachplanung mit besonderer Berücksichtigung interlinguistischer Methoden* [142–156], beschäftigt sich vor allem mit den Welthilfssprachen, und M.-L. LIEBE-HARKORT, *Writing Systems for the Apachean Languages* [96–104], zeigt den Mangel an Einheitlichkeit und Standardisierung bei der Verschriftlichung von Athapaska-Sprachen anhand einer Gegenüberstellung von sieben in unterschiedlichen Stämmen gebräuchlichen Graphemsystemen auf. – Um individuelle Mehrsprachigkeit geht es innerhalb der Abteilung 1 nur in dem Beitrag von R.E. LEWICKI, *Multilingualism in the preschool child* [88–95], der aus den Erfahrungen mit seiner 6 jährigen Tochter, die Poln., Dt. und Ndl. gelernt hat, einige allgemeine Überlegungen und Schlußfolgerungen ableitet. Daß der Vortrag von K. und E. HÖRNER, *Geschlechtsspezifische Themenpräferenzen in Leserbriefen an die «Zeitlupe 20»* [48–57], ebenfalls der Abteilung 1 zugeordnet wurde, muß wohl als ein Versehen betrachtet werden. Innerhalb des zweiten Blocks sind zwei Aufsätze den deutschsprachigen Erzählungen von in der Bundesrepublik lebenden Gastarbeiterkindern gewidmet: K. MÜLLER, *Konversationelle Beschreibungen bilingualer Kinder* [245–255] und K. NIKOLAUS/P. MCGURK, *Konversationelle Erzählungen zweisprachiger Kinder* [256–267]. Einen spezifischen Fall individueller Zweisprachigkeit behandelt M. DE CLERCQ, *Comment interpréter un auteur bilingue: l'exemple de Beckett* [191–198]. Hier wird vor allem deutlich, welche Übersetzungsschwierigkeiten sich aus der Verschiedenartigkeit des kulturellen Hintergrundes herleiten – ein Thema, das auch im Zentrum des Beitrags von E.W.B. HESS-LÜTTICH steht: *Sprichwörter und Redensarten als Übersetzungsproblem (am Beispiel deutscher Übersetzungen spanischer und türkischer Literatur)* [222–236]. Übersetzungsfragen kommen schließlich noch zur Sprache bei G. VAN DER ELST, *Versuch einer kontrastiven semantischen Analyse (am Beispiel deutsch-niederländisch)* [211–221], der von den ndl. Entsprechungen für einige Varianten des dt. *bestimmen* ausgeht. M. BAMBERG, *Metaphors as «Framing Devices»: Relating Linguistic and Cognitive Processes in 3-Year-Olds* [181–190], wendet sich gegen eine rein linguistische Betrachtung von Metaphern und möchte metaphorische und nicht-metaphorische Rede herleiten aus «the same direct, non-analytic processes of perceiving

and conceptualizing reality» [182]. In dem zweiten dem Spracherwerb gewidmeten Beitrag – P. CUVÉLIER, *The Meaning of Motion Verbs: A Critical Analysis of Lexical Semantics Research in Child Language* [199–210] – geht es weniger um eine Analyse der Bewegungsverben als um eine methodenkritische Sichtung von Arbeiten zur kindlichen Wortbedeutung. Schließlich bleiben noch zwei Aufsätze zu erwähnen, die über den engeren linguistischen Rahmen hinausweisen: J.-P. RAN-SCHAERT, *La fonction thérapeutique de la parole dans la cure psychoanalytique* [268–277], will mit seiner Beschreibung der wesentlichen Elemente psychoanalytischer Therapietechnik deutlich machen «que la parole de l’analysant est l’outil unique de la cure psychoanalytique» [277]. G. LURQUIN, *Un langage universel pour les personnes qui ne parlent, ni ne lisent* [237–244], stellt die für Patienten mit schweren Gehirnschäden entwickelte aus ikonischen und symbolischen Zeichen bestehende Sprache «Bliss» vor. Da mit Teilnehmern wie dem letztgenannten die Grenzen der Sprachwissenschaft auch institutionell überschritten wurden, halte ich es für besonders bedauerlich, daß aus dem ‘Verzeichnis der Autoren und Herausgeber’ [278f.] in den Brüsseler Akten nur noch die (Privat-)Anschrift der Verfasser zu entnehmen ist und auf (fakultative) Angaben zum Arbeitsbereich und zu Forschungsschwerpunkten verzichtet wurde.

Université de Genève
Faculté des lettres
CH 1211 Genève

Kirsten ADAMZIK

Akten des 14. Linguistischen Kolloquiums, Bochum 1979, Band 1 Perspektive: textintern, X und 264 S., Band 2 Perspektive: textextern, VIII und 289 S., Hrsg. von Edda Weigand und Gerhard Tschander, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1980.

Der Band über «textinterne» Linguistik enthält neben wenigen Beiträgen zur Phono- und Morphologie vor allem Lexik, Syntax, Semantik und Textgrammatik, Band 2 Beiträge zur Textpragmatik, Psycho- und Soziolinguistik und zur Sprachdidaktik. Band 1 ist sowohl in bezug auf die behandelten Themen, die Qualität und die befolgten linguistischen Theorien eher heterogen; noch disparater sind in Band 2 Psycho-, Soziolinguistik und Sprachdidaktik. Eine angenehme, interessante und dabei abwechslungsreiche Lektüre bringen die unter 'Textpragmatik' zusammengestellten Beiträge.

Zu Band 1: Im ersten Artikel geht FOREL bei der Analyse der Intonation in die repräsentative, die expressive und die appellative Funktion auf BÜHLER, v. LAZICZIUS und TRUBETZKOY zurück, ohne hingegen Neues beizusteuern. WENZEL behandelt die Wortbildungsanalyse und möchte «ein Verfahren der maschinellen morphologischen Segmentierung (d.h. ihrer Zerlegung in Morpheme) vorstellen . . .» (S. 20). Die Untersuchung ist auf die chemische Fachsprache im Russischen beschränkt. Eine Auswertung auf ein gesamtes Vokabular wäre wünschenswert.

FRANÇOIS macht eine kontrastive Analyse des französischen Verbs *guérir* und von dessen deutschen Entsprechungen. Aufgrund der Dependenzgrammatik wird eine syntaktische Typologie erstellt, die 18 Konstruktionsweisen ergibt, denen in einer Kasusmatrix die deutschen Entsprechungen gegenübergestellt werden. Die 18 Sätze, mit denen operiert wird, liefern wieder einmal ein Beispiel für jene Linguistik, die auf der Grundlage von willkürlich hergestelltem Sprachmaterial arbeitet und die Überprüfung bei Sprechern nicht für notwendig hält. Von den 18 Sätzen nahm ein französischer Informant Satz D1 voll an, dazu vielleicht noch C4. Die übrigen Sätze verlangen entweder gewisse Ergänzungen oder sind aus verschiedenen Gründen inakzeptabel, vgl. etwa *Le traitement a guéri mon estomac* («Die Behandlung hat meinen Magen geheilt.»). Gerade die Aktantentheorie ist auf akzeptable Konstruktionen angewiesen bzw. kann nur durch sie restringiert werden.

1974 prägte FRANÇOIS den Terminus 'biprädikativ' für deutsche Verben wie *abschmeicheln* (*Sie schmeichelt ihm eine Gunst ab*), *durchschwimmen* (*den Fluss durchschwimmen*). Für FRANÇOIS sind es Verben, «die entweder in der Beziehung zwischen einer (. . .) Partikel und dem

Verbalkern oder in der Beziehung zwischen dem Verb und der eine obligatorische Ergänzung einführenden Präposition zwei voneinander unabhängige Prozesse ausdrücken», so 'schwimmen' und 'durchqueren' bei *durchschwimmen*. POURADIER DUTEIL zeigt, dass obige Definition zu eng ist und führt die Klassifizierung aufgrund der Aktantenkonzeption weiter. Die Autorin spricht dabei von einem Parallelismus zwischen Deutsch (*hinauflaufen*) und Englisch (*to run up*). Die Frage ist, wie weit der Parallelismus geht, da *hinauflaufen* entweder direkt transitiv ist (*den Berg hinauflaufen*) oder in einer Konstruktion erscheint, die entweder als intransitiv mit Präpositionalphrase oder indirekt transitiv (*auf den Berg hinaufgehen*) bezeichnet werden kann. Der intransitiven Auffassung entspricht die Analyse der englischen Gruppe in *run/up the hill*, wobei die Partikel präpositionale Funktion hat; denkbar wäre aber auch die Interpretation als Verbindung von Verb und Partikel zu einem transitiven Verbkomplex, (*to go up the stairs, the wall*), wobei hier *up* adverbiale und präpositionale Funktion in sich vereinigte. Während im Englischen eine Orts- oder Richtungsangabe genügt, haben u. a. Deutsch und Rätoromanisch die Möglichkeit des doppelten Lokativs oder Direktivs, z. B. *oir aint* (Adverbialpartikel) *ainta* (Präposition) *Lai* 'in die Lenzerheide hineingehen'. Die Ausdrücke können aber um die Adverbialpartikel verkürzt werden zu *oir ainta Lai* 'in die Lenzerheide gehen'. Oder liegt hier nach FRANÇOIS und POURADIER DUTEIL einmal eine mono- und das andere Mal eine bipredikative Verbalstruktur vor? Die Frage kann vielleicht mit einer Grammatik, die wie diejenige der beiden Autoren auf die Oberflächenstruktur ausgerichtet ist, nicht gelöst werden.

PÜSCHEL befasst sich mit der Tatsache, dass die einsprachige Lexikographie die Bedeutung eines Wortes erklärte, indem vor allem «seine Gebrauchsregel» beschrieben wird. In GOTTSCHEDS Wörterbuchfragment unterscheidet P. drei Typen von Bedeutungserklärungen: Beschreibungen von Gebrauchsregeln («Drittens brauchet man [*ausschlagen*] von den Bäumen und Stauden, wenn sie itzt wieder anfangen zu grünen»), Eigenschaftsprädikate als implizierte Gebrauchsbeschreibungen («Ein *Rank* bedeutet einen schlaunen, listigen Streich, den man jemanden spielt.»), schliesslich enzyklopädische Sach- und Funktionserklärungen. Eine entsprechende Typologie heutiger Interpretamente ist fällig.

Zu den interessanten Ausführungen von WICHTER über interindividuelle Bedeutungsunterschiede wäre die semantische Erfassung der Unterschiede wünschbar.

Im Bereich der Syntax behandelt BRÜNNER die Negation von Modalverben, DEIMER TG-Einschränkungen beim Voranstellen von Konditio-

nalsätzen, HINDELANG die Semantik von *das heisst*, HOLLY die Valenz von Substantiven, wobei auffällt, dass dem Prädikatsnomen nicht nur prädizierende, sondern auch referierende Funktion zugeschrieben wird, usw.

Im Bereich 'Textgrammatik' nimmt BAYER Stellung zum Problem Satzthema vs. Diskursthema. Indem er den Satz ebenfalls als Diskurs ansieht, wird die Trennung obsolet. Der Aufsatz konzentriert sich auf die Aufstellung eines Apparates zur Ableitung nominaler Diskursthemen, womit das ursprünglich nur für den Satz geltende nominale Thema auf den Mehrsatzdiskurs übertragen wird.

Das Problem der Thema- bzw. Rhemafunktion von Gliedsätzen im komplexen Satz behandelt ESSER, wobei er aber eigenartigerweise die Anfangsstellung immer als thematisch und die Endstellung als rhematisch ansieht. M.E. gilt Thema-Rhema-Folge in Übereinstimmung mit ESSER für *What he is looking for/is a wife*, hingegen die umgekehrte Folge für *A wife is/what he is looking for* bei spontaner Interpretation. Die beiden Abfolgevarianten müssten zuerst untersucht werden.

RUDOLPH beschreibt die konnektive Partikel *denn*, definiert sie semantisch als 'begründend-erläuternd' und zeigt die Austauschbarkeit mit *weil*. In einer Untersuchung des französischen Kausalitätsausdrucks hatten EBNETER und GESSNER (*Travaux de linguistique et de littératures romanes de l'Université de Strasbourg*, XII, 325 ff., 1974) festgestellt, dass *car* 'denn' in der Umgangssprache nur 6% der Kausalitätsausdrücke darstellt, meist einem gehobenen Niveau oder einem idiolektalen Stil angehört, sowohl durch *puisque* 'da' wie durch *parce que* 'weil' austauschbar ist und z.B. dem Argument ein grösseres Gewicht beilegt als *puisque*. Die Duden-Grammatik (§ 6305) deutet an, dass *weil*-Sätze rhematischen, *da*-Sätze thematischen Charakter haben. Soll nun die Auslassung von *da* durch RUDOLPH bedeuten, dass im Deutschen eine Konzentrierung auf die Begriffe der Kausalität (*weil*) und des Argumentes (*denn*) stattfindet?

DORFMÜLLER-KARPUSA zeigt eine interessante Anwendung der Texttheorie PETÖFIS unter dem Aspekt der temporalen Relationen.

Gesamthaft gesehen überwiegen in den im ersten Band vorgestellten Arbeiten strukturalistische Richtungen.

Zu Band 2, Bereich Textgrammatik: Von linguistischem Interesse scheinen mir folgende Beiträge: (1) BIERE über Gesprächsanalyse – im Gegensatz zu textlinguistischer Betrachtung; (2) BUBLITZ über englische Hörersignale – es ist aber einmal zu bemerken, dass es sie auch im Deut-

schen gibt, dann, dass *mhm* nicht nur Hörer-, sondern auch Einleitungssignal bei Sprecherwechsel ist, vgl.

A: *The police have got Len for beating up his wife again.*

B: *Mhm, I think Len'll go down this time (for beating up his wife).*

Die Information der Signale müsste zusätzlich angegeben werden. (3) FIEHLER stellt verschiedene Funktionen der Kommunikation fest, je nachdem, ob sie in praktisch oder kommunikativ dominierten Tätigkeitszusammenhängen erfolgt. (4) Die pragmatischen Funktionen von Sprichwort und Werbeslogan und deren Gemeinsamkeiten und Unterschiede zeigt FRANKENBERG auf. Die Pragmatik der Antwort behandeln (5) HABEL und ROLLINGER und (6) ÖHLSCHLÄGER. (7) PAVLIDOU weist der deutschen Partikel *denn* die Funktion zu, die Handlung des Gesprächspartners zu problematisieren, «weil sie den Annahmen, Bedürfnissen usw. (desjenigen, der sie äussert) nicht entspricht». Eigenartig ist, dass die Partikel bei seinem Test im interrogativen Illokutionstypus nicht erscheint. (8) REDDER analysiert das turn-einleitende Gliederungssignal *ich wollte sagen*. Das Schweizerdeutsche besitzt *wollen wir sagen*, womit der Sprecher – ich kenne es nur aus dem Munde älterer Bauern –, um eine der Definitionen von REDDER zu übernehmen, «die assertive Kraft seines Beitrages modifiziert», d.h. relativiert, die Verantwortung für eine etwas kühne oder allzu klare Aussage abschiebt, sich dafür zum voraus entschuldigt. Neben dieser Bedeutung gibt es dieselbe Wendung, um einen Vorschlag auszudrücken: *Wir kommen zu euch, wollen wir sagen, um fünf*. Es dürfte interessant sein, die verschiedenen *sagen wollen*-Wendungen gesamthaft anzusehen. (9) ROLF führt die Diskussion des Wahrheitsaspektes explizit performativer Äusserungen weiter. (10) SAGER beanstandet an der Sprechakttheorie, dass sie ausschliesslich auf Manipulation, Produktion und Konsumtion ausgerichtet ist und die Beziehungskommunikation ausser Acht lässt. Er postuliert für die Sprechhandlung einen Sprechakt- und einen Kontaktaspekt. (10) In seinen Bemerkungen zu einer linguistischen Stiltheorie unterstellt TSCHAUDER im Sinne HARWEGS letztere der Textgrammatik. Nach T. bleibt auch innerhalb dieses Rahmens die Wahl zwischen selektiver und Normenstilistik bestehen, doch müsste die Frage diskutiert werden, ob nicht bei mehreren Varianten immer eine die unmarkierte Norm darstellt. (11) ZILLIG schlägt vor, den Term 'Text' nur für eine schriftliche Verlautbarung zu verwenden, was als unglücklicher Rückschritt aufgefasst werden muss. Er stellt dann den (mündlichen) Sprechakten die (schriftlichen) Textakte gegenüber und konstruiert Textsorten an Text-

akten. Falls notwendig, könnte der Ausdruck 'schriftliche Sprachakte' entsprechend dem französischen 'actes de langage' verwendet werden.

Wenn nach Meinung der Herausgeber die Akten des 14. Kolloquiums «in ihrer Gesamtheit einen Überblick über die linguistischen Perspektiven bieten», so scheint deren Lektüre doch eher den Eindruck zu erwecken, dass die linguistische Pragmatik im Vordergrund des Interesses der am Kolloquium vertretenen Linguisten steht.

Universität Zürich
CH 8001 Zürich

Theodor EBNETER

Hoek, Leo H.:

La marque du titre. Dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle, La Haye – Paris – New York, Mouton Publishers, 1981, XIV + 368 p. (Approaches to Semiotics 60)

Fascinante problématique que celle des titres: omniprésents dans la presse, en publicité et, *last but not least*, en littérature, ils ont pourtant longtemps été méconnus par la critique littéraire aussi bien que par la linguistique. On ne peut donc que féliciter Leo HOEK du choix de son sujet. Ses visées sont ambitieuses: «... offrir une étude d'ensemble des problèmes théoriques du titre» (p. 292). On admettra volontiers que le livre tient une bonne partie des promesses impliquées par cet objectif.

Pour l'auteur, le titre resp. «*l'ensemble de signes linguistiques (. . .) qui peuvent figurer en tête d'un texte pour le désigner, pour l'identifier, pour en indiquer le contenu global et pour allécher le public visé*» (p. 17) constitue un type de texte spécifique. Il l'aborde dans la perspective d'une «sémiotique appliquée» (ibid.), à l'aide d'une méthode hypothético-déductive visant à «décrire les invariants du titre en général et non pas la spécificité du titre fictionnel voire romanesque» (p. 20). Ce dernier prend pourtant une place importante dans un ouvrage dont les propositions se basent «sur des analyses de certains groupes de titres romanesques (ceux du roman français entre 1830 et fin 1835 et ceux du Nouveau Roman) qui servent d'illustrations» (p. 20s.). La justification du choix de ce type de titre – complété, il est vrai, par des exemples puisés un peu partout – «par son universalité et son rendement idéologique» (p. 21) est d'ailleurs loin d'être probante.

En parcourant la table des matières, on est frappé par la multiplicité des points de vue adoptés. Après deux chapitres d'introduction (*Problématique du titre*, p. 1–16, et *1. Préliminaires à une sémiotique du titre*, p. 17–48), dans lesquels il présente l'état – insatisfaisant – de la recherche et définit le titre comme signal communicatif et donc comme objet d'une sémiotique, H. passe successivement en revue des questions syntaxiques, sémantiques, sigmatiques et pragmatiques. Dans le chapitre 2. *Syntaxe du titre* (p. 49–98) il se sert d'une grammaire transformationnelle pour rendre compte de la «semi-grammaticalité du titre», qui se manifeste dans son caractère elliptique et son style nominal. Une analyse des types d'écarts servira ensuite de base pour une typologie syntaxique des titres. Les problèmes de signification sont traités en deux chapitres distincts: 3. *Sémantique du titre* (p. 99–142) et 4. *Sigmatique du titre* (p. 143–243). La sémantique se limite à faire «l'analyse du sens immanent du titre» (p. 295). On retiendra la distinction, au niveau des structures thémati-

ques, entre les opérateurs métanarratifs («qui précisent la forme ou le mode de fabulation du récit», p. 295) et les opérateurs fictionnels, «empruntés à la diégèse du co-texte», comme p. ex. les opérateurs actantiels, temporels, spatiaux, etc. H. souligne aussi «l’ambiguïté intentionnelle du titre» (p. 296). De son côté, la composante sigmatique rend compte de différents aspects de la référence: de l’autonomie relative du titre par rapport à son co-texte ainsi qu’à son contexte verbal et situationnel, des relations d’intertitularité (notion calquée sur celle d’intertextualité) et de questions onomastiques. Si des considérations à propos du nom propre (= NP) occupent une place importante dans ce chapitre (p. 206–243), c’est – dit l’auteur – «parce qu’il (sc. le nom propre) constitue l’élément le plus fréquent dans les titres¹ et que le titre forme en soi le NP du texte» (p. 300). Le chapitre 5. *Pragmatique du titre*, sans doute le plus faible du livre, étudie «la valeur d’action du titre» (p. 244). Suivent des *Conclusions générales* (p. 291–304), une ample bibliographie (p. 305–349) ainsi que des index des noms et analytique.

Cette présentation sommaire ne peut évidemment donner qu’une image très incomplète de la richesse de la pensée de HOEK. Il a d’ailleurs beaucoup lu comme l’attestent 44 pages de bibliographie et un nombre impressionnant de renvois. On s’étonnera d’autant plus de certaines absences. Comment avoir pu négliger p.ex. le livre important d’O. REBOUL sur *le slogan* (Bruxelles, Ed. Complexe, 1975) et toute la discussion sur les actes de langage indirects, dérivés, etc. liée aux noms de SEARLE, DILLER, ROULET, SÖKELAND, VAN DER AUWERA et d’autres? A signaler encore un effort fort louable pour faciliter la lecture: de brefs sommaires au début de chaque chapitre, un résumé de chaque partie dans les conclusions générales, l’emploi de caractères gras pour mieux faire ressortir les passages importants du texte, la distinction de *remarques, précisions, digressions, développements, exemples*, etc. par l’impression en petits caractères augmentent sensiblement la lisibilité. Or, le texte de H. n’est malgré tout pas d’un accès facile. Cela tiendrait-il à l’éclectisme dont il fait preuve? Non seulement il emprunte aux diverses «écoles» ce dont il a besoin pour résoudre un problème de détail (cela va de la grammaire générative au carré sémiotique en passant par la notion de performativité et le rôle de la sigmatique); les choix ne sont en plus que rarement justifiés autrement que par ce que H. lui-même appelle une «autorisation du texte citant» (p. 195) par une citation, un renvoi. Dans ces conditions, il serait utopique de s’attendre à un modèle global et cohérent du fonctionnement sémiotique du titre.

1 romanesques ou en général?

En conclusion – et malgré les quelques petites réserves apportées –, *La marque du titre* est un ouvrage suggestif, important, à facettes multiples qui va constituer dorénavant un «passage obligé» pour quiconque s'intéresse à la problématique des titres.

Université de Bâle
Chaire de linguistique française
CH 4051 Bâle

Georges LÜDI

Nelde, Peter H., Guus Extra, Mathias Hartig, Marie-Jeanne de Vriendt (Hrsg.):

Sprachprobleme bei Gastarbeiterkindern. Problèmes linguistiques des enfants de migrants. Taalproblemen van gastarbeiderskindern. Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1981, 189 p.

Depuis plusieurs années déjà, les problèmes linguistiques des travailleurs migrants constituent un sujet de recherche majeur des linguistes et pédagogues. On a vu se multiplier les projets de recherche, études et colloques. Pourtant, tout n'est de loin pas encore dit. Le volume signalé ici, qui reprend une partie des communications présentées lors d'une rencontre à l'Université de Mons, en automne 1980, est là pour le prouver. Son intérêt est triple: 1° il confronte les situations en Allemagne, Belgique et Hollande; 2° il réunit des considérations d'ordre théorique et le récit d'expériences pratiques; 3° il focalise l'attention sur les enfants des travailleurs migrants. La diversité des sujets traités est impressionnante. Elle va de la présentation, par L. AUBURGER, d'un projet de recherche extrêmement ambitieux sur le plurilinguisme d'enfants turcs et serbo-croates en RFA (*Deutsch als Ko-Sprache der Gastarbeiterkinder: Das Mannheimer Mehrsprachigkeitsprojekt*, pp. 69–82) jusqu'à des revendications politico-pédagogiques (M. PETERS, *L'utilisation de la pédagogie de Paolo Freire avec des groupes d'enfants de migrants*, pp. 87–100). Le manque de place nous interdisant une présentation détaillée, nous nous limiterons à signaler brièvement quelques-unes des idées centrales de ce volume.

1. Qui sont les sujets de toutes ces enquêtes? A force de parler de «travailleurs migrants», on risque d'escamoter l'extraordinaire variété de leurs expériences langagières. D'où l'intérêt pour la tentative intéressante de K. EHLICH (*Spracherfahrungen – Zu Spracherwerbsmöglich-*

keiten und -bedürfnissen ausländischer Arbeiter, pp. 23–40 [Petit détail gênant: le titre dans la table des matières ne correspond pas à celui de l'article . . .]), qui distingue quatre «générations sociologiques» de migrants. Elles se caractérisent par des situations de migration différentes (les «explorateurs», les «ghettoisés», les fils émigrés à l'âge [semi-] adulte, les enfants nés dans le pays d'accueil), qui entraînent des besoins langagiers et des possibilités d'acquérir la langue d'accueil particuliers.

2. «Langue d'accueil» ne doit pas simplement signifier ici langue standard. C'est surtout H. GEISSNER (*Über Zielkonflikte im Sprachunterricht für Gastarbeiterkinder*, pp. 9–22) qui insiste sur la nécessité d'enseigner aux jeunes migrants, outre l'allemand standard, toute une série de variétés (registres, régiolectes, etc.) afin de leur permettre d'acquérir une compétence communicative complète. Cette dernière dépasse évidemment largement les seules facultés langagières, comme le prouve la fort intéressante contribution de J. REHBEIN (*Verbale und nonverbale Kommunikation im interkulturellen Kontakt*, pp. 111–127). REHBEIN a enregistré sur bande video les comportements communicatifs «en situation» d'écoliers allemands et turcs dans des jeux de rôle communs. L'analyse a alors permis de voir des différences significatives dans le choix des moyens communicatifs verbaux et non-verbaux. Tandis que les petits allemands se servent alternativement des dimensions verbale et non-verbale dans leurs interventions, les élèves d'origine turque ont tendance à combiner les deux. De plus, le comportement des enfants turcs présente des exemples de «gestuel mixte» (Mischgestik), composé d'éléments «turcs» et «allemands», qui peuvent parfois gêner sensiblement la communication dans la mesure où une fonction importante des gestes, celle de se confirmer mutuellement que l'on analyse la situation sur la base du même modèle, est entravée.
3. Il est donc manifestement insuffisant – et plusieurs des auteurs de ce volume le soulignent – de considérer les problèmes des enfants migrants dans une perspective strictement linguistique. Or, l'enquête menée par L. DETIÈGE dans des milieux scolaires belges (*La scolarisation des enfants de travailleurs migrants*, pp. 145–156), montre bien que la majorité des maîtres consultés réduisent effectivement les problèmes scolaires de ces enfants à une question de langue. Pour corriger cette optique, M.-J. DE VRIENDT (*Quelques réflexions sur la formation des enseignants prenant en charge des enfants de migrants*, pp. 65–68) propose de décomposer la notion de «problèmes linguistiques d'enfants de travailleurs migrants» en six composantes:

a) problèmes (= p.) (généraux) des enfants, b) p. linguistiques des enfants, c) p. d'enfants de travailleurs, d) p. linguistiques d'enfants de travailleurs, e) p. linguistiques d'enfants de travailleurs étrangers f) p. linguistiques d'enfants de travailleurs étrangers non fixés. Les résultats d'une recherche de D. LAFONTAINE (*Bilinguisme et scolarité. Le cas des enfants espagnols de première année primaire dans la région liégeoise*, pp. 167–174) confirment, si besoin en était, l'intérêt de cette distinction. En comparant les résultats obtenus par des enfants espagnols, belges de milieu socio-économique inférieur et belges de milieu socio-économique supérieur, il constate en effet que «la majorité des 'handicaps' des enfants espagnols sont redevables bien plus au milieu socio-culturel d'appartenance qu'à la situation de bilinguisme» (p. 172).

4. En savoir plus sur les pays, sociétés et langues d'origines est manifestement devenu une nécessité absolue pour saisir globalement la situation particulière des migrants. A. YAKUT illustre cette affirmation par le moyen d'une question de détail, certes, mais hautement significative (*Familiensprache und familienbezogener Deutschunterricht*, pp. 55–63). Après avoir insisté sur l'importance du langage dans la constitution du «système» que représente chaque famille, il pose que tout changement dans les expériences langagières d'un de ses membres – p. ex. l'apprentissage de l'allemand – a des répercussions sur le système familial et, inversement, que le système familial interviendra activement dans le cas d'un tel changement. Connaître les caractéristiques des systèmes familiaux turcs devient ainsi indispensable pour l'enseignant d'allemand, non seulement pour éviter des rétroactions négatives (dus p. ex. à des manuels qui déroutent l'apprenant par l'inadéquation des situations présentées par rapport à son propre système familial), mais encore pour favoriser une intervention positive de la famille dans l'acquisition de l'allemand par certains de ses membres.
5. Une autre facette de la connaissance de la région d'origine des migrants concerne les langues qui s'y parlent. Contrairement à un stéréotype fort répandu, l'Italie, l'Espagne, la Turquie, etc., ne représentent nullement des communautés linguistiquement homogènes (cf. la contribution de GEISSNER et celle de P. GARCIA-HUISQUINET, *Importance des régionalismes dans l'espagnol des enfants immigrés de la région liégeoise*, pp. 181–189). L'intérêt pour leur structure lectale s'intègre dans une recherche plus vaste sur les caractéristiques de la langue d'origine parlée par les migrants et les modalités de son acquisition par leurs enfants. L'étude, pour chacune des «générations

sociologiques», de la répartition des langues d'origine et d'accueil sur les deux grands domaines fonctionnels, cognitif et communicatif, mène EHLICH (article cité) à s'interroger sur les conséquences que la migration peut avoir sur la compétence en langue d'origine. On notera en particulier l'effet corrosif de la ghettoïisation sur cette compétence (aussi et surtout chez des monolingues) ainsi que la menace de double «semilinguisme» pour les enfants nés en pays d'accueil, qui risque de leur ôter nombre des possibilités d'un développement langagier harmonieux et authentique et de les priver ainsi du bénéfice individuel du langage (p. 39). P. YANNOPOULOS (*Les enfants de migrants face au problème d'apprentissage de leur langue maternelle: le cas des Grecs en Belgique*, pp. 100–109) relève l'inefficacité de l'«école grecque», destinée à renforcer ces connaissances; l'échec serait dû, entre autres, au fait que les méthodes employées présupposent que «la structure et le vocabulaire de base de la langue (sc. grecque standard) sont connus par les élèves» (p. 106) tandis que ces derniers parlent en réalité un «amalgame franco-hellénique». Développer les connaissances des enfants en langue d'origine par des méthodes efficaces (qui dépasseraient évidemment à leur tour le cadre linguistique) serait pourtant très souhaitable. D. LAFONTAINE (article cité) arrive en effet à falsifier le lieu commun de l'«effet de balance» selon lequel le bilingue qui en connaît plus dans une langue en connaîtrait moins dans l'autre. Ses résultats prouvent plutôt que plus un enfant est compétent dans une langue, plus il l'est dans l'autre (et inversement). Dans cette perspective, il est quelque peu inquiétant qu'il observe en même temps que la langue d'origine est bien plus fortement menacée d'interférences, surtout lexicales, mais aussi grammaticales, que la langue d'accueil. D'où la requête soutenue en des termes similaires par YANNOPOULOS et d'autres, «qu'une stratégie éducative orientée vers le soutien de la langue et de la culture d'origine est préférable à une stratégie visant à l'intégration (c.à.d. à l'assimilation) à tout prix» (p. 174).

Les communications restantes sont dues à A. VAN DER LINDEN / A.-M. JANSSEN-VAN-DIETEN: *Instaptoets anderstaligen* (pp. 41–53); G. HEISTERÜBER, *Zusammenarbeit mit Lehrern aus Gastarbeiterländern* (pp. 83–85); A.R. VERMEER, *Volgorde in de verwerving van het Nederlands door Marokkaanse kinderen op de basisschool* (pp. 129–144); E. SLEMBEK, *Über einen Fall graphonemischer Irritation beim Zweitspracherwerb bei türkischen Gastarbeiterkindern* (pp. 157–166) et L. PITTEY-VAN SON, *Taallessen Nederlands voor bui-*

tenlanders aan het Centrum voor Werkende Jongeren (Brussel), pp. 181–189.

Des ouvrages tels que celui que nous venons de présenter – et que l'on conseillera à toute personne concernée ou tout simplement intéressée par les problèmes de scolarisation d'enfants migrants –, sont nécessaires, aussi et surtout dans la mesure où ils transgressent les frontières, nationales et linguistiques. Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil aux diverses bibliographies pour se rendre compte du peu de cas qui est généralement fait de la recherche dans les autres pays. Il est d'autant plus regrettable que l'on n'ait pas fait précéder chaque contribution d'un résumé dans les autres langues. La prise de connaissance, surtout des articles – sans doute fort pertinents – en néerlandais, en aurait été facilitée.

Université de Bâle
Chaire de linguistique française
CH 4051 Bâle

Georges LÜDI

Kolde, Gottfried:

Sprachkontakte in gemischtsprachigen Städten. Vergleichende Untersuchung über Voraussetzungen und Formen sprachlicher Interaktion verschiedensprachiger Jugendlicher in den Schweizer Städten Biel/Bienne und Fribourg/Freiburg i.Ü., Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1981 (Zeitschrift für Dialektologie und Linguistik, Beihefte 37), 473 p.

L'ouvrage que nous signalons ici est important pour au moins trois raisons. D'abord, parce qu'il ose rompre un tabou de la recherche scientifique sur le plurilinguisme en Suisse: la situation des langues en contact à la frontière linguistique franco-allemande, plus particulièrement dans les villes «bilingues» Biel/Bienne et Fribourg/Freiburg i.Ü. Ensuite, parce que KOLDE entreprend sa recherche sur un front remarquablement large et avec une fantaisie méthodologique étonnante, allant d'expériences de discussion interlinguale jusqu'à des tests de caricatures. Enfin et surtout parce que l'auteur, extrêmement bien informé sur les tendances actuelles de la recherche sur les langues en contact, procède de manière rigoureusement scientifique et applique les méthodes choisies avec autant d'autocritique qu'il est nécessaire, s'étendant en détail sur tous les inconvénients possibles de chacune d'elles (il va jusqu'à rejeter le recours à l'ordinateur pour pouvoir manier lui-même toutes les données plus directement) et nous fournissant ainsi, sur ce plan autant que sur les autres, une véritable *étude pilote*: un modèle à suivre. Aussi, l'objectif de KOLDE est-il double:

- (a) étudier empiriquement l'emploi et la connaissance de la langue seconde respective ainsi que les attitudes face aux langues en contact chez les jeunes biennois et fribourgeois et expliquer les différences observées – entre Bienne et Fribourg, mais aussi entre francophones et germanophones – sur les bases des circonstances locales respectives;
- (b) contribuer substantiellement à la théorie et à la méthodologie générales de la recherche sur des groupes sociaux à langue mixte (p. V).

Le livre de KOLDE est divisé en douze chapitres. Les quatre premiers forment une sorte d'introduction à l'ouvrage; on y définit les concepts de base (chapitre 1), on y situe l'étude entreprise dans le cadre des tendances actuelles de la recherche (chapitre 2) aussi bien que par rapport à la situation linguistique suisse, avec référence spéciale à la diglossie suisse-almémanique entre dialecte et «bon allemand» (chapitres 3 & 4). On retiendra notamment trois points de cette partie:

- une définition à juste titre très flexible du bi-(pluri) linguisme individuel («Ein Individuum, das zu einer bestimmten Zeit in mehr als einer Sprache erfolgreiche Sprachhandlungen, also Sprech-, Schreib- oder Verstehenshandlungen ausführen kann, heisst *mehrsprachig*» [p. 3]), qui exclut pourtant explicitement la compétence polylectale suisse–alémanique, puisque K. refuse au suisse–allemand le statut de «langue»;
- la distinction (à vrai dire un peu floue) entre *la (les) langue(s) habituelle(s)* («Hauptsprache(n)») et *la (les) langue(s) secondaire(s)* («Nebensprache(n)») – les critères sont le degré de compétence et/ou la fréquence d’emploi et/ou la maîtrise d’un ensemble varié de lectes (p. 8) –, sur laquelle va reposer la distinction, fondamentale pour la suite de la recherche, entre les *groupes de langue mixte* («gemischt-sprachige Gruppen»), qui réunissent des locuteurs, bilingues ou non, à langues habituelles distinctes, et les *groupes ou communautés linguistiques* («Sprachgruppen»), formés par des locuteurs, bilingues ou non, ayant la (les) même(s) langue(s) habituelle(s);
- la présentation nuancée du plurilinguisme suisse par un observateur impartial venant de l’extérieur (K. est de nationalité allemande) mais extrêmement bien informé sur la Suisse en sa qualité de professeur ordinaire à l’Université de Genève.

Une partie transitoire (chapitre 5) contient une présentation sociolinguistique précise, détaillée et suggestive des deux villes étudiées, une sorte de «community profile» (politique et législation linguistiques des deux cantons, démographie des groupes linguistiques des deux côtés de la frontière, l’histoire du bilinguisme de Bienne et de Fribourg, l’interpénétration des deux communautés dans le voisinage, à l’école, dans les associations etc.).

Après un bref exposé sur le *parler bilingue* («Mehrsprachigennorm» [chapitre 6]), on aborde enfin la partie centrale et empirique de la recherche (chapitres 7 à 11). L’hypothèse de base que K. tente d’étayer (elle-même une combinaison d’hypothèses à portée plus réduite) préconise que les lycéens germanophones de Fribourg présentent le degré le plus élevé de compétence et d’emploi de la langue seconde et les attitudes les plus positives face à celle-ci et à ses locuteurs et que les élèves de l’école primaire francophone de la même ville se situent à l’autre extrême (p. 168). Pour vérifier cette hypothèse, K. constitue un corpus de données recueillies selon des méthodes différentes:

- une espèce de «biographie linguistique» des informateurs;

- un questionnaire recueillant par écrit les opinions des mêmes informateurs sur une longue série de questions allant de l'évaluation de leur maîtrise de la langue seconde jusqu'aux stéréotypes sur la coexistence de deux communautés linguistiques dans une seule et même ville, en passant par de nombreuses questions sur leur emploi présumé des deux langues, habituelle et seconde;
- les résultats de trois tests de performance langagière dans les deux langues;
- l'observation participante de discussions dans des groupes de langue mixte et de très brèves interviews dans la rue;
- les résultats d'un test sur les attitudes linguistiques selon la technique dite du «*matched guise*».

Ces données sont recueillies et interprétées à l'aide des méthodes de la recherche sociale empirique et soumises à un traitement quantitatif-statistique manuel simple (des méthodes statistiques plus sophistiquées ne seraient pas appropriées, selon K., pour être trop exactes par rapport à la qualité des données initiales traitées). K. emploie comme informateurs des classes entières de trois niveaux (classes terminales de l'école primaire, école secondaire, lycée) réparties sur les deux villes et les deux langues (les deux villes connaissent un système scolaire double pour les germanophones et les francophones); les élèves ont entre 14 et 17 ans; ils sont interrogés à l'école, pendant les heures de classe.

Les résultats rassemblés par KOLDE et présentés à l'aide de nombreux graphiques sont bien trop riches et nuancés pour être résumés ici. Dans le domaine du *choix de langue*, on retiendra d'abord, pour l'anecdote, le rôle insignifiant que le «*bon allemand*» (*Schriftdeutsch*) joue dans des groupes mixtes ainsi que la démystification du rôle de la langue «*maternelle*», voire de la mère: des 469 informateurs, 63 (13,4%) ont une mère dont la langue d'origine ne correspond pas à la langue habituelle de l'enfant; or, moins d'un tiers (!) de ces enfants bilingues déclarent employer leur langue seconde (= langue «*maternelle*») avec leur mère . . . Sur un plan plus général, K. distingue entre «*choix de langue initial*» et «*réactif*» et oppose à un «*modèle suisse*» (chacun parle la langue habituelle de son groupe) un «*modèle biennois*» (on adresse la parole dans sa propre langue habituelle, la personne interpellée répondant alors dans cette langue / p. 239), auxquelles formules on pourrait ajouter une troisième selon laquelle le premier énonciateur choisit la langue (présumée) de la personne interpellée. Nous ne pouvons pas entrer ici dans le détail des chiffres de KOLDE. Signalons simplement qu'en additionnant les réponses à 22 domaines d'emploi de la langue seconde, il calcule un

index de l'emploi de la langue seconde (ou mieux des représentations de l'emploi potentiel de celle-ci) pour les différents groupes d'informateurs et obtient ainsi plusieurs différences pertinentes:

- dans les deux villes, la minorité linguistique présente un index nettement plus élevé que la majorité (ce qui peut surprendre dans le cas de Bienne);
- les germanophones s'adaptent beaucoup plus fréquemment que les francophones à leur partenaire et possèdent donc un index d'emploi de la langue seconde bien supérieur.

Dans le domaine de *l'évaluation de la maîtrise*, les très mauvaises notes que les romands des deux villes se donnent quant à la production orale du suisse-allemand étonnent à peine (bien qu'elles jettent un léger doute sur la réalité du «modèle biennois» . . .). En général, les résultats du questionnaire et des tests confirment les prévisions: les meilleures performances sont celles des germanophones fribourgeois, viennent ensuite les germanophones biennois et, presque sans écart, les francophones biennois, les francophones fribourgeois se rangeant en queue avec un très grand écart. Pourtant, la corrélation assez faible (. 21) entre l'auto-évaluation et les tests incite à la réflexion. On retiendra encore la conclusion, désastreuse, que l'enseignement scolaire de la langue seconde et son acquisition en milieu naturel non seulement ne se favorisent pas, mais risquent même de se gêner (p. 334) . . .

C'est avec un soin particulier que K. discute les *attitudes linguistiques* de ses informateurs. On apprend, entre autre, qu'il n'est pas du tout évident, pour ces derniers, que les groupes linguistiques en contact correspondent aussi à deux «ethnies» (p. 357). Le test dit à «*matched guise*» – ou l'on a confronté, pour des raisons pratiques, le français au «bon allemand» prononcé avec un accent suisse – présente une tendance très claire des élèves de primaire et du lycée germanophones à donner affectivement la préférence au français (p. 407). D'autre part, on est surpris de lire que la cohabitation étroite des groupes linguistiques à Bienne et à Fribourg ne semble pas influencer les stéréotypes, puisque les résultats obtenus dans ces deux villes ne diffèrent pas sensiblement de ceux recueillis auprès d'élèves genevois et zurichois du même niveau (p. 413 ss.).

A la fin de ses recherches, KOLDE arrive à la conclusion que

- les francophones maîtrisent moins bien la langue seconde, l'emploient moins souvent et ont envers elle une attitude plus négative que les germanophones;

- les francophones biennois sont nettement plus bilingues que les francophones fribourgeois, les germanophones biennois le sont moins que leurs pairs fribourgeois;
- l’hypothèse selon laquelle la corrélation entre maîtrise, emploi et attitude croît avec la formation scolaire ne se vérifie réellement que pour le français et le «bon allemand», mais pas pour le suisse-allemand (p. 424ss.).

Y a-t-il une faille dans la recherche de Kolde? Cela dépend évidemment du point de vue. Pour notre part, nous regrettons que le *bilinguisme* en tant que phénomène individuel ou collectif y prenne bien peu de place. Le bilinguisme institutionnel de Bienne et de Fribourg – avec notamment des écoles séparées par langue – favorise évidemment l’unilinguisme. Ainsi K. parle-t-il à juste titre de la «sprachgruppenkonstituierende Funktion der einsprachigen Schule, insbesondere im Falle der Bieler Romands» (p. 208). En effet, plus de 40% des informateurs proviennent de familles mixtes ou parlant une autre langue que celle de l’école; pourtant, une petite minorité seulement affiche ouvertement son bilinguisme et dit posséder *deux langues habituelles* (indépendamment de l’équilibre entre les deux langues). Ces résultats sont surprenants. Mais ne pourrait-il pas y avoir ici un cercle vicieux? Si on va interroger des jeunes, potentiellement bilingues, à l’endroit même où l’on cultive l’unilinguisme, il est normal qu’ils indiquent (trop?) facilement leur langue scolaire comme unique langue habituelle . . . De même, l’école étant l’endroit normatif par excellence, où le *parler bilingue* («*Mehrsprachigennorm*») est durement pénalisé, on ne s’étonnera guère de l’absence, dans les biographies linguistiques (qui étaient évidemment conçues comme dissertations scolaires . . .), de référence à cette façon de communiquer entre bilingues. Quiconque connaît les restrictions situationnelles étroites pour l’emploi du parler bilingue ne sera pas non plus surpris du peu d’exemples relevés par K. dans ses expériences de discussion avec des groupes de langue mixte en présence de l’enquêteur (p. 265ss.). Dans les statistiques de KOLDE, chaque jeune biennois et fribourgeois appartient *a priori* à un des deux groupes linguistiques *avant* d’être bilingue; on formule l’hypothèse, «*dass der Schulunterricht in der örtlichen Zweitsprache als Fremdsprache die wichtigste Basis für die Zweitsprachbeherrschung bilde*» (p. 304). Cette hypothèse de départ ainsi que le contexte scolaire de la recherche n’ont-ils pas contribué à minimiser le rôle du bilinguisme dans les villes étudiées? Sur quoi repose l’affirmation de K. selon laquelle «*der ‘ausgeglichene Zweisprachige’ dürfte für die meisten keine soziale Realität darstellen*» (p. 389)? Le refus fréquent de

l'identité ethnique observé (p. 373) ne porte-t-il pas à penser le contraire? Et que signifie ici «bilingue équilibré»? Il est impossible de répondre à ces questions si l'on travaille avec les langues scolaires («den jeweiligen Standardnormen des Schulunterrichts» / p. 392) et dans le contexte scolaire, lieu de transmission (sinon d'origine) de l'idéologie unilinguiste dont K. dit lui-même: «So könnte man sich vorstellen, dass in gemischt-sprachigen Regionen insbesondere während der sekundären Sozialisation und schulischen Akkulturation, falls diese streng einsprachig angelegt ist, stereotype Einstellungen zu den koexistierenden Gruppen und deren Sprachen erworben werden, um so der Tendenz zur Herausbildung einer stark negativ bewerteten «Mehrsprachigennorm» (. . .) entgegenzuwirken» (p. 349) . . .

Ces remarques, à peine critiques, n'ôtent rien au mérite de l'ouvrage de KOLDE. A vrai dire, les doutes quant à la possibilité d'extrapoler les résultats obtenus en dehors du cadre scolaire, KOLDE les a lui-même formulés (p. 427), en exigeant simultanément de nouvelles recherches qui tiennent davantage compte de la diglossie suisse-alsacienne. Qui serait mieux qualifié que notre auteur pour les entreprendre? En attendant, le présent ouvrage, solide, nuancé et hautement instructif, est un «must» absolu pour quiconque éprouve un intérêt autre que journalistique pour le plurilinguisme en Suisse.

Université de Bâle
Chaire de linguistique française
Stapfelberg 7
CH 4051 Bâle

Georges LÜDI

Raith, Joachim:

Sprachgemeinschaftstyp, Sprachkontakt, Sprachgebrauch. Eine Untersuchung des Bilinguismus der anabaptistischen Gruppen deutscher Abstammung in Lancaster County, Pennsylvania, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag 1982, 241 p. (Zeitschrift für Dialektologie und Linguistik. Beihefte hrsg. von Joachim Göschel, Werner H. Veith. Heft 36).

Diese soziolinguistische Studie über den Gebrauch von «Amish High German» (AHG), «Pennsylvania German» (PG) und «American English» (AE) in Wiedertäufergemeinden Südpennsylvanians basiert auf Daten, die der Verfasser bei 17 erwachsenen Informanten mit der Primärsprache PG gesammelt hat. Sie gehören verschiedenen religiösen Gruppen an, die sich nach abnehmender sozio-religiöser Distanz zur «mainstream society», also der US-Gesellschaft wie folgt anordnen lassen: Vier Informanten sind Old Order Amish (OOA), die sich bekanntlich besonders stark von der US-Gesellschaft abgrenzen, fünf sind Conservative Mennonites (CM), sechs Mennonite Church Mennoniten (MCM), einer ist Tunker, ein letzter gar nicht Anabaptist, sondern Lutheraner und wurde nur zum Vergleich herangezogen. Der Autor versichert, daß die Informanten für die drei erstgenannten Wiedertäufergruppen repräsentativ seien.

Nach einer einleitenden kurzen Rekapitulation der bisherigen Erforschung des PG, die mehr dialektologisch denn kontaktlinguistisch orientiert war und die verschiedenen religiösen Gruppen nicht streng unterschied, faßt RAITH im ersten Kapitel (S. 8–29) die «besiedlungsgeschichtlichen und soziokulturellen» Fakten zusammen, die die genannten Gruppen unterscheiden.

Im zweiten, «Sprache und Sprachgemeinschaft» betitelten Kapitel (S. 30–66) wird die Arbeit im Kontext der gegenwärtigen Kontaktlinguistik situiert: Unter den vorliegenden Sprachgemeinschaftstypologien verdienen die nach dem Sprachgebrauch funktional differenzierenden den Vorzug, dementsprechend wird die Sprachgemeinschaft nach GUMPERZ interaktionistisch, also durch den Sprachgebrauch definiert. Die hieraus folgende Forderung nach strikter Trennung von «funktionalem Sprachgebrauch» und der «linguistischen Kompetenz eines einzelnen Sprechers» wird allerdings erst auf S. 186 aufgestellt – wie sie zu erfüllen ist, bleibt offen. In der methodologischen Kontroverse zwischen «Makro-» und «Mikroansatz» in der Soziolinguistik entscheidet sich RAITH für einen «Mittelweg» (S. 65): die Kombination von Fragebogen und formalen Sprachtests einerseits, teilnehmender Beobachtung und Analyse freier Konversationen andererseits. Die Zuordnung des Konzepts

des sprachlichen Repertoire von GUMPERZ zur parole (S. 42) ist fragwürdig, die Ausführungen zur «sozialen Bedeutung» (S. 48 f.) sind teilweise mißglückt, die Herkunft der Abbildung 3 (S. 57) bleibt unbekannt.

Es folgt ein kurzes drittes Kapitel (S. 67–80) zum psycholinguistischen Aspekt der Mehrsprachigkeit, in dem die bekannte und nicht unproblematische Unterscheidung koordinierter und kombinierter Mehrsprachigkeit als Kontinuum interpretiert wird. Wie erst später (S. 105 f.) ganz deutlich wird, hält RAITH den Spracherwerbskontext für wesentlich und betont mit Recht die Domänenspezifität der Sprachkonstellationen.

Im vierten, umfangreichsten Kapitel (S. 81–171) stellt der Autor die Ergebnisse der eigenen empirischen Arbeit vor. Sein Ziel ist es, zu zeigen, «wie sich soziokulturelle Entwicklungen und Zustände in Sprachgebrauch und Sprachkompetenz der in Lancaster County, Pennsylvania, vertretenen anabaptistischen Sekten niederschlagen.» (S. 81) Die eingangs genannten drei Kontaktvarietäten AHG, PG und AE werden dabei im Sinne von GUMPERZ «als ein einziges Sprachsystem bzw. sprachliches Repertoire (. . .) aufgefaßt» (a.a.O.), ohne daß recht klar wird, wie sich diese Feststellung auf die Untersuchung auswirkt. Im Vorgriff auf die Einzelergebnisse meint RAITH, daß seine Daten «zumindest Tendenzen im sprachlichen Repertoire und Sprachgebrauch aufzeigen, die durch die sozio-kulturelle Wirklichkeit beeinflußt werden.» (S. 82). Den 17 Informanten wurden folgende Aufgaben gestellt:

- (1) Domänenspezifischer Wortnennungstest, abwechselnd in PG und AE,
- (2) Lesen einer AE-Wortliste und ihre Übersetzung ins PG,
- (3) drei Bildbeschreibungen (eine Ernte-, eine Trödellden- und eine Flughafenszene), zuerst in PG, dann in AE,
- (4) Lesen eines Textes in AE,
- (5) Übersetzung dieses Textes ins PG,
- (6) Lesen eines Textes in PG (in zwei Transkriptionen),
- (7) Lesen eines Textes in AHG.

Daran schloss sich eine freie Konversation, in der der Interviewer abwechselnd englisch und pfälzisch sprach, welches letzteres dem PG stark ähnelt. Angesichts der bekannten Abneigung der OOA gegen das Tonband ist es beachtlich, daß der Verfasser auch bei Angehörigen dieser Gruppe so vielfältige Sprachdaten hat sammeln können.

Die Ergebnisse des Wortnennungstests zeigen deutlich, daß die Informanten aus Gruppen mit größerer sozio-religiöser Distanz zur US-Gesellschaft das PG besser und stärker domänenabhängig beherrschen: Bei

den OOA stehen PG und AE in den Domänen Haus und Küche im Gleichgewicht, in der Domäne Gemeinde/Kirche dominiert bei ihnen PG, bei Beruf und Schule dagegen AE.

Die Übersetzung der AE-Wortliste ins PG ergibt, daß PG bei den OOA und CM (noch) als Kommunikationsmittel funktioniert. Daß die OOA außerdem eine höhere Neigung zur Entlehnung von AE-Elementen ins PG zeigen als die MCM, die das PG «rein» halten möchten, weist auf einen wichtigen Zusammenhang zwischen Sprachpurismus und folkloristischem Gebrauch einer Sprache hin, der u.a. auch auf S. 104 angesprochen wird.

Den drei domänenspezifischen Bildbeschreibungen liegt die Hypothese zugrunde, daß bei größerer soziokultureller Distanz von der US-Gesellschaft die Interferenzen, Zögerphänomene und Selbstkorrekturen beim Beschreiben der Flughafenszene zunehmen. Die gelieferten Texte demonstrieren eindrucksvoll die Abhängigkeit der «Sprachbeherrschung» (sogar im phonologischen und syntaktischen Bereich!) vom Gegenstand der Kommunikation: Die Informanten aller Gruppen können auf AE über alles sprechen, auf PG aber nur über Religion, Familie und traditionelle Tätigkeiten.

Beim Lesen des AE-Textes ergibt sich, daß die OOA mit ihrem minimalen Sozialkontakt mit dem AE weniger Interferenzen des Primäridioms PG in ihrem AE zeigen als die andern Informanten, was RAITH plausibel damit erklärt, daß sie das AE als Schulfremdsprache (koordiniert) erworben haben und zwischen PG- und AE-Gebrauch funktional differenzieren, also «Diglossie» aufweisen.

Die Übersetzung eines AE-Textes ins PG bestätigt die Ergebnisse anderer Tests insofern, als die Interferenzen (ebenso wie die funktionslosen code-switchings in freier Konversation) mit abnehmender sozio-religiöser Distanz von der US-Gesellschaft zunehmen: Die eher kombiniert bilingualen MCM liefern keine besseren Übersetzungen als die eher koordiniert bilingualen OOA. Wichtig ist noch, als Ergebnis einer gründlichen Analyse der Interferenzen, daß die Syntax stabiler ist als das Lexikon – dies im Widerspruch zu GUMPERZ' Beobachtungen in Indien, denen zufolge die Kontaktkonvergenz besonders die Syntax betrifft.

Da auch die OOA das AHG nur (noch) im Gottesdienst gebrauchen, wurde nur die Lesekompetenz in AHG getestet. Erwartungsgemäß erwies sich die Aussprache auch der OOA als beeinflußt durch das PG, durch Singekonventionen und eine 'spelling pronunciation'. Wie zu erwarten, unterscheiden sich die OOA in ihrer Einstellung zu PG und AE deutlich von den liberaleren Wiedertäufergruppen: Das PG definiert bei ersteren, zusammen mit der fossilierten Symbol- und Ritualsprache

AHG und zahlreichen nicht-verbalen Gruppensymbolen, ihre konservative ethnisch-soziokulturelle Identität, die der US-Gesellschaft näheren Gruppen pflegen das PG eher aus kommerziell-folkloristischen Gründen (Tourismus!). Die anabaptistische Gemeindeidee und die Ablehnung der Mission durch die OOA, nicht aber durch die liberaleren Gruppen, beeinflussen direkt die jeweiligen Spracheinstellungen.

Aus dem fünften Kapitel, der «Konklusion» (S. 172–199) sei nur ein Punkt herausgegriffen: Das infolge zu starker Verkleinerung kaum lesbare, von ENNINGER-WANDT übernommene Schema der Sprachenwahl der OOA (Abb. 11, S. 188) hat deswegen nach RATH «große Voraussagekraft», weil diese Gruppe Diglossie aufweist – diese und nicht der «deutsche Akzent» dient der Identitätserhaltung – wobei die Rollen wichtiger sind als die Domänen und das AHG als fossilisierte, im Sinne von BERNSTEIN «restingierte» H-Varietät fungiert, während PG als L-Varietät für Intragruppen-, AE für Intergruppen-Kommunikation dient. Daß das PG nicht als Ergebnis von Pidginisierung bzw. Kreolisierung erklärt werden kann, wird S. 196ff. überzeugend nachgewiesen. Bei den CM ersetzt dann das AE das AHG in der H-Position, PG (und AE?) bleiben L-Varietäten, bei den MCM schließlich ersetzt das AE das PG auch in L-Funktion für Intragruppenkommunikation, so daß man nicht mehr von Diglossie sprechen kann, allenfalls von Bilinguismus. Diese Interrelation von Sprachwandel und sozialem Wandel zeigt einmal mehr, wie fruchtbar das Diglossie-Konzept sein kann.

Die Arbeit ist leider nicht frei von formalen und stilistischen Mängeln (Interpunktion, Präpositionengebrauch, unnötige Entlehnungs-Neologismen wie *Profizienz*, *Preservation*, *overt markiert*, *Deviation*, daß es sich S. 104, 3.Z.v.o. um Relativsätze handele, ist wohl ein Irrtum).

Fazit: Ein gut dokumentierter Beitrag zu unserem Verständnis einer einmaligen Sprachkontaktsituation und zur gegenwärtigen Methodendiskussion, der die Relevanz der sozio-religiösen Distanz zur Umgebung eindrücklich demonstriert – wenn die aufwendigen empirischen Verfahren auch letztlich fast nur das bestätigen, was in der sozialen Konstellation zu erwarten ist, bis hin zum Zusammenhang von Sprachpurismus und folkloristischem Sprachgebrauch oder dem weitgehend interferenzfreien AE oder OOA.

Die abgedruckten Textproben (freie Konversationen und Bildbeschreibungen) erhöhen den dokumentarischen Wert der Arbeit beträchtlich.

Steinberg, D.:

Psycholinguistics, Language, Mind and World, London and New York, Longman, 1982, 140p.

S'il avait été écrit il y a 15 ans, l'ouvrage de D.D. STEINBERG eût été hautement recommandable! En 10 chapitres concis et très intelligemment construits, l'auteur présente en effet la quintessence même de la pensée d'inspiration chomskyenne en matière de «philosophie» du langage, de linguistique, de psycholinguistique et d'enseignement des langues. Une prise de position mentaliste militante s'appuyant sur la démonstration du caractère inné de la langue (discours de CHOMSKY et données de LENNEBERG à l'appui), mais tirant son efficacité principale du rejet caricatural des approches behavioristes (WATSON, STAATS, SKINNER, FRIES). Une présentation claire et simple de la syntaxe générative et des grammaires à base sémantique, avec démonstration de l'efficacité supérieure de la première. Une formulation des problèmes de fonctionnement psycholinguistique (performance chez l'adulte; acquisition chez l'enfant) en terme de «réalité psychologique» des modèles linguistiques. Le contenu de ces huit chapitres est en quelque sorte parfait. Si ce n'est que cela a déjà été dit et redit par CHOMSKY lui-même et par une multitude d'autres. Si ce n'est que les fondements philosophiques de la pensée chomskyenne sont d'une indigence rare; il ne suffit pas de mentionner DESCARTES pour discuter sérieusement du rationalisme et de l'empirisme et s'il y a un matérialisme bête (au sens de LENINE; *Matérialisme et empirocriticisme*), le mentalisme chomskyen l'est aussi, et radicalement. Si ce n'est enfin que 15 ans de travaux, en Europe comme aux USA, ont fait apparaître les lacunes fondamentales de l'édifice chomskyen en matière de linguistique et de psycholinguistique!

Les deux derniers chapitres de l'ouvrage, consacrés à l'apprentissage des langues secondes et à la lecture, ont le mérite d'être bien documentés et de présenter de courtes synthèses des principales méthodes nord-américaines. Mais les importants travaux réalisés actuellement, en Allemagne par exemple, ne sont même pas mentionnés. Mis à part PIAGET, les écrits européens mentionnés en bibliographie ont plus d'un siècle!

Université de Genève
F.P.S.E.
CH 1211 Genève

Jean-Paul BRONCKART

Hakes, David T.:

The Development of Metalinguistic Abilities in Children, Berlin, Heidelberg, New York, Springer-Verlag, 1980, VII + 119 p.

Les ouvrages qui traitent de la compétence métalinguistique se sont multipliés ces dernières années. On peut citer, entre autres, l'important recueil édité par A. SINCLAIR, R.J. JARVELLA et W.J.M. LEVELT (1978) qui a inauguré cette tendance, la récente thèse d'A.-C. BERTHOUD (1982) qui envisage ce domaine en rapport avec des problèmes didactiques ainsi que, d'un abord peut-être plus facile, le petit livre de S. BREDART et J.A. RONDAL qui fait le point de la question en 1982. Il ne s'agit pourtant pas là d'une nouvelle mode lancée pour se faire une place dans le champ de la linguistique, mais de la prise en considération d'une dimension qui s'avère de plus en plus fondamentale et qui joue un rôle central tant dans l'acquisition des langues maternelle et secondes que dans le contrôle de la communication . . .

L'ouvrage de D. T. HAKES s'inscrit pleinement dans ce mouvement. Il tente de répondre à diverses questions liées à l'apparition, à la nature et au développement de cette compétence. Pourtant, l'originalité du livre réside d'abord dans la perspective globalisante que choisit résolument son auteur. HAKES refuse en effet d'envisager isolément l'une ou l'autre des compétences métalinguistiques abordées dans d'autres études. Il postule au contraire que l'ensemble des capacités métalinguistiques observées chez les enfants découle d'un même développement sous-jacent et que, de plus, celui-ci est également à la base de l'apparition, dans le domaine cognitif, de la pensée opérationnelle concrète. HAKES ne recherche pourtant jamais de correspondance simpliste entre les aspects linguistique et cognitif du développement. Ce qui explique selon lui la double émergence des capacités métalinguistiques et de la pensée opérationnelle concrète, c'est la *Capacité croissante de l'enfant de (1°) s'engager délibérément dans des processus cognitifs et (2°) se tenir mentalement en retrait d'une situation et de réfléchir sur elle*. L'auteur démontre par exemple, de façon très convaincante, en quoi une tâche de conservation et une tâche de reconnaissance de synonymie répondent à des exigences semblables.

L'ouvrage débute donc par une présentation de cette (hypo)thèse qui sous-tend l'ensemble de la recherche et par une mise en parallèle plus générale des développements linguistique et cognitif au cours des périodes sensori-motrice, pré-opérationnelle et de la transition à celle des opérations concrètes. Les chapitres suivants présentent les expériences qui ont servi à tester l'hypothèse de départ. L'étude a porté sur 100 sujets –

50 garçons et 50 filles âgés de 4 à 8 ans – qui devaient effectuer une série de cinq tâches: quatre liées à diverses capacités métalinguistiques (compréhension, synonymie, acceptabilité et segmentation phonémique) ainsi qu'une tâche de conservation afin de mesurer la corrélation entre les développements cognitif et métalinguistique.

A titre d'exemple, nous présenterons un peu plus longuement la tâche de synonymie (celle-ci est précédée d'une tâche de compréhension qui constitue bien sûr un préalable à tout jugement de synonymie). Nous n'entrerons pas ici dans le détail du déroulement de l'expérience. Il faut cependant signaler l'attention minutieuse qui a été portée à cette question. L'expérience comporte des phrases de cinq types différents (actif-passif; relations spatiales, temporelles, . . .) Les enfants ont donc à décider – à travers une procédure indirecte – si les paires d'énoncés qui leur sont proposées sont ou non synonymes. Les résultats manifestent des différences sensibles en fonction de l'âge. En particulier, pour les plus jeunes, les résultats sont nettement moins bons pour les phrases synonymes que pour les phrases non-synonymes, et l'on peut même dire qu'ils jugent celles-là de manière systématiquement fautive. HAKES explique cette dissymétrie par le fait que la reconnaissance des phrases synonymes implique non seulement de repérer une différence de surface, de forme – comme pour les phrases non-synonymes –, mais encore de comparer la structure profonde des phrases afin d'en établir l'équivalence sémantique.

Ainsi, le changement développemental majeur dans les jugements de synonymie concernerait les critères que l'enfant emploie, passant d'un jugement basé sur la forme seule à un jugement basé à la fois sur la forme et le sens. D'autre part, la nécessité d'une comparaison entre des éléments non immédiatement perceptibles suggère un parallèle évident entre cette tâche de synonymie et les tâches de conservation, utilisées pour mesurer le développement cognitif qu'on observe simultanément chez les enfants. C'est donc sur la base des corrélations établies expérimentalement, mais également sur la base d'hypothèses théoriques qui rendent de tels rapprochements plausibles, que HAKES conclut à l'existence d'une compétence métalinguistique unique, elle-même dépendante d'une compétence sous-jacente plus générale dont le développement permet également d'expliquer l'apparition de la période des opérations concrètes.

Ceci ne reste encore qu'une hypothèse, certes séduisante, qu'il s'agirait à présent de vérifier, sur la base d'autres expérimentations.

L'ouvrage comporte bien sûr quelques «défauts». Il est regrettable, par exemple, que l'enquête ne tienne compte ni de la dimension sociale du

langage ni du caractère socialement marqué de toute situation de test. Il est surtout possible que ces deux aspects aient joué un rôle dans la tâche d'acceptabilité, notion qui est directement liée à des questions de norme sociale. D'autre part, la présentation des résultats quantitatifs ne nous paraît pas toujours suffisamment expliquée . . . Finalement, comme le souligne LLOYD (1982, p. 682), HAKES, en situant les premières manifestations d'une véritable conscience métalinguistique vers l'âge de cinq ans, relègue les premières apparitions de discours métalinguistique chez l'enfant dans le domaine du spontané, de l'inconscient. Il entretient ainsi une confusion trop souvent observée entre conscience métalinguistique, compétence métalinguistique et explicitation de celles-ci . . .

Cependant, il nous paraît surtout important de souligner la qualité générale de cet ouvrage: audace théorique alliée à une grande rigueur méthodologique et à beaucoup de prudence dans l'interprétation des résultats. L'hypothèse d'une base sous-jacente commune à l'ensemble des compétences métalinguistiques ainsi qu'au développement cognitif est très stimulante et elle constitue un moment important de la recherche en ce domaine, d'autant plus que HAKES évite de situer le point de rencontre à niveau superficiel!

Université de Neuchâtel
Institut de linguistique
CH 2000 Neuchâtel

J.-F. DE PIETRO

Bibliographie sommaire:

- BERTHOUD A.-C. (1982): *Activité métalinguistique et acquisition d'une langue seconde. Etude des verbes déictiques allemands*. Berne, Lang.
- BREDART S. et J. A. RONDAL (1982): *L'analyse du langage chez l'enfant. Les activités métalinguistiques*. Bruxelles, Pierre Mardaga.
- SINCLAIR A., R. J. JARVELLA et W. J. M. LEVELT (eds.) (1978): *The Child's Conception of Language*. Berlin, Springer.
- LLOYD P. (1982): compte-rendu de D. T. HAKES (1980), in *Journal of Child Language* 9, p. 679-683.

Rey-von Allmen, Micheline:

Apprentissage de l'orthographe française élémentaire par des adolescents non francophones enfants de travailleurs migrants. Problèmes linguistiques et sociolinguistiques, Berne, Francfort, Peter Lang, 1982, 320 p.

Il peut paraître curieux, à l'heure des vastes débats sur la pédagogie de la communication, de voir publier un ouvrage sur le thème apparemment prosaïque de l'acquisition de l'orthographe. Est-ce la conséquence de l'histoire d'une recherche longitudinale plongeant ses racines bien en-deçà de ces actuels propos ou est-ce le choix délibéré d'un objet d'étude considéré comme essentiel à la scolarité des enfants de migrants?

Fréquentant depuis de nombreuses années ces enfants mal scolarisés, dans le cadre des classes d'accueil du Cycle d'Orientation de Genève, l'auteur a perçu combien la non-maîtrise du code graphique du français était préjudiciable à leur réussite scolaire, puis professionnelle et sociale. Micheline REY-VON ALLMEN considère en effet l'écrit et son usage élémentaire comme un outil d'intégration sociale indispensable. Elle en a donc fait, il y a près de dix ans, l'objet prioritaire de ses préoccupations.

Cinq filles et six garçons espagnols, huit filles et un garçon italiens, suivant leur scolarité au cycle secondaire inférieur et provenant de deux volets d'élèves (1974/75 et 1975/76), ont été sélectionnés selon des critères précis puis ont fait l'objet de l'observation. Ils ont été soumis à différents tests psychologiques et à deux dictées.

La méthode de l'analyse des erreurs a été retenue «du fait de son importance pour la compréhension des processus et des stratégies d'apprentissage des langues secondes et de là, si possible, pour l'adaptation de nos pratiques aux besoins des apprenants», orientation donc linguistique et psycholinguistique d'une part, pédagogique d'autre part.

Sur le plan linguistique et psycholinguistique, l'auteur met d'abord en évidence l'importance des activités cognitives dans l'apprentissage de l'orthographe. Les opérations qui y sont sollicitées relèvent essentiellement de l'analogie, de la généralisation, de l'assimilation, de la catégorisation, de la différenciation et de l'inférence, opérations témoignant du caractère fondamentalement métalinguistique des activités orthographiques.

Cet apprentissage n'est cependant pas qu'activités rationnelles, il est aussi le reflet de l'intégration scolaire de l'élève. Son environnement social, l'école, le quartier dans lequel il vit, peuvent en effet soit favoriser soit, à des degrés divers, perturber les acquisitions de l'enfant migrant.

Les observations montrent également que les élèves ont moins le souci de la norme orthographique que celui du maintien et de la poursuite de

la communication. En outre, du fait de la perspective longitudinale de l'étude, il a été possible de dégager les étapes de la progression de l'apprentissage de même que son absence d'homogénéité et de régularité. «Tout se passe comme si la progression de l'apprentissage de l'orthographe se réalisait par l'intermédiaire d'itinéraires diversifiés».

Comparativement à d'autres groupes d'élèves, provenant soit d'autres classes d'accueil, soit de classes ordinaires du Cycle d'Orientation, soit constitués d'élèves francophones issus de la scolarité primaire, les enfants des travailleurs migrants présentent, dans leur apprentissage, les mêmes opérations cognitives, les mêmes types d'erreur et les mêmes progressions. En revanche, leurs itinéraires sont différents, plus irréguliers et plus hétérogènes, leurs rythmes de progression, plus instables; irrégularité et instabilité donc qui pourraient être, d'après l'auteur, l'expression d'un malaise social.

Sur le plan pédagogique, plusieurs pages de cet ouvrage sont consacrées à l'exploitation possible, dans le cadre scolaire, des résultats obtenus. Elles relèvent le caractère «éminemment positif de l'erreur dans la dynamique de l'apprentissage». Il s'agit par conséquent de favoriser les activités heuristiques développées à partir de situations significatives pour l'apprenant et non pas de privilégier l'exécution de tâches séquentielles, d'abord simples puis progressivement plus complexes.

D'une part, cette conception de la pédagogie de l'orthographe implique une révision et une différenciation des modalités d'évaluation, de telle sorte que cette dernière soit distinguée de la sanction qui ne doit être maintenue que «dans les limites strictes des fonctions sociales que l'on reconnaît à la norme et à la certification».

D'autre part, elle a pour conséquence un réexamen de la formation des enseignants pour qui une bonne connaissance du fonctionnement du système graphique doit pouvoir être exigée ainsi que celle des opérations cognitives mises en œuvre dans l'apprentissage de l'orthographe.

Au terme de son travail, Micheline REY-VON ALLMEN invite enfin tout pédagogue à envisager son enseignement «à l'intérieur d'un dialogue culturel . . . qui implique la connaissance et la reconnaissance des modes de vie, des représentations symboliques et des valeurs culturelles» de tous les membres de la communauté scolaire.

Ce travail, réalisé par un chercheur depuis longtemps confronté à la problématique de la pédagogie des enfants de migrants, forme donc un ensemble de résultats largement profitables aux linguistes et psycholinguistes. Son objet, relativement restreint et technique, n'a cependant pas empêché l'auteur de cette recherche de développer des réflexions fon-

dées, relatives à la pédagogie, dont tout enseignant pourrait tirer bénéfice pour sa pratique.

Institut romand
de Recherches et de Documentation Pédagogiques
CH 2000 Neuchâtel

Jacques WEISS

Banfield, Ann:
Unspeakable Sentences. Narration and Representation in the Language of Fiction. Boston, London, Melbourne & Henley, Routledge & Kegan Paul, 1982, 340 p.

Does literature use language to allow a writer to *communicate* with a reader in the same way as a speaker communicates with a hearer? Ann BANFIELD's book will most probably remain as a landmark in the controversy on this issue.

When modern criticism has paid homage to such concepts as 'point of view' and 'voice', it has often done so on the basis of empiricist assumptions. *Empirical* claims are a feature of the controversy which has now been going on for over a decade between those who identify language with communication and hear a narrator's omnipresent voice in every text and those who make a distinction between a writer remaining outside the fiction he creates and a narrator who only speaks in first-person narration. The latter group, and BANFIELD among them, consider that non-first person narrative consists of *unspeakable sentences*.

Ann BANFIELD is a linguist who has been working on the theory of narrative for more than ten years. In her first article in this field, 'Narrative style and the grammar of direct and indirect speech' (1973), she already argued that there exists a form of narrative without a narrator. Since 1978, about half a dozen articles have marked the main stages in her research. So *Unspeakable Sentences* is the result of a long period of reflection on the relationship between literature and discourse, and it sums up the essence of her papers in a remarkable attempt at synthesis. She aims to present an integrated theory of what is formalizable in narrative. It is based on linguistic argumentation applied to the grammar of narrative as it appears in a corpus of French and English literary evidence.

The application of linguistics to literature has often proved disappointing and a number of critics nowadays would even question the very possibility of such an approach. The cause of this disappointment and this rejection lies perhaps in the kind of linguistics (namely Saussurian and structuralist), for at the time when it was applied it had already been superseded by new models. BANFIELD builds up her theory in the framework of generative transformational grammar, facing a literary problem with the creative imagination (the 'intuitive leaps') and the deductive movement which characterize Chomskyan practice. As she explains in her introduction, narrative has become 'the embodiment of the prevailing conception of the literary', so that to put forward a theory of narrative is an important step towards a literary theory. At the same time it tells us something essential about the nature of language, as it queries whether language coincides with linguistic communication.

In the first chapter, 'The expression of subjectivity and the sentences of direct and indirect speech', evidence drawn from the spoken language is used to try to isolate the linguistic realizations of the expressive function. An example will make it easier to understand the main points:

John: Well, I'm reading it now, Jane. Could I lend it to you tomorrow?

John is the SPEAKER, Jane the ADDRESSEE. There is a spatio-temporal situation of the speech act, a HERE and a NOW.

Direct speech

A friend of John's reporting, a month later:

Peter: John said to Jane, 'Well, I'm reading it now Jane. Could I lend it to you tomorrow?'

Indirect speech

Peter: John told Jane that he was reading it and asked if he could lend it to her the following day. (my examples)

Deixis accounts for the changes which occur, in indirect speech, in the use of personal pronouns, of tense and of time adverbials, depending on the speaker/addressee and on the time relation between the original speech act and its reporting.

After showing that direct speech cannot be transformationally derived from indirect speech, nor indirect speech from direct speech, BANFIELD puts forward a revised version of the 'extended standard theory', which accommodates the syntax of the subjective expressions that distinguish direct speech from indirect speech (e.g. exclamations like 'well'). Technically this is done by introducing a non-recursive E node (E for 'expression'), which dominates the S of 'sentence', and by adding half a dozen rules to the base component (e.g. NP – *or* – \bar{S} : 'One more can of beer or

I'll leave'). In short, the quoted clause, in direct speech, is an independent E, related to an introductory clause or a parenthetical through the anaphoric E principle. In indirect speech, the quoted clause is an embedded S, which functions as a complement to a higher clause, so that there is only one E. This implies, as regards subjectivity, that only those few expressive elements that are embeddable (e.g. 'qualitative nouns' like 'idiot') can occur in indirect speech. When they do, they express the subjectivity of the *quoting* speaker, who interprets the quoted speech in his own words (e.g. 'John said that the idiot of a doctor was a genius'). In direct speech, where a large number of expressive elements can occur, the subjectivity is that of the *quoted* speaker, the original speech act being accurately reproduced. All this is summed up in the 1 E/1 I principle.

BANFIELD then turns to another style to find the expression of subjectivity as dissociated from communication (Chapter Two, 'The sentence of represented speech and thought'). But let us first return to John and Jane.

Free indirect style (third person; the parentheticals are optional)

How exciting it must be! (Jane thought). Couldn't she borrow it? (she asked). Well, he was reading it now (John replied). But could he lend it to her tomorrow? (he asked).

Although the verbs are still in the past tense and the pronouns in the third person (as in indirect speech), some of the expressive elements have reappeared (as in direct speech). Note that a present time deictic, 'now', is cotemporal with the referent of the past tense. BANFIELD calls the referent of the third person the SELF or subject of consciousness and the referent of the present time deictic the NOW-in-the-PAST or moment of consciousness.

A conversation between Churchill and Lady Astor will provide another example:

Lady Astor: Winston, you are the absolute limit! If you were my husband, I should flavour your coffee with poison.

Churchill: Well, madam, if I *were* your husband, I should drink it.

Free indirect style, in an (imaginary) fictionalized biography of Churchill:

He looked at his dear old friend. She was about to explode. Her hands were trembling. Dear Lady Astor! He must really have hurt her feelings. She scowled at him. He was the absolute limit, she said. If he were her husband she would flavour his coffee with poison. Now, that was playing into his hands! He could not resist it. Well, if he *were* her husband he would drink it, he told her, knowing that that would infuriate her even more. But it would teach her a lesson. Dear Lady Astor! (my examples)

These rather lengthy examples illustrate the sentence of ‘represented speech and thought’ (RST) – BANFIELD’s name for free indirect style – which is at the core of the whole book. This focusing reflects its importance as a feature of narrative fiction, as well as the renewed significance of ‘point of view’. Although the development of RST parallels the rise of the novel, it was mentioned for the first time by A. TOBLER in 1887, and it was only in 1912 that, thanks to Charles BALLY, some linguists and critics started to pay it the attention it deserves. English and American critics were hardly aware of its significance until recently.¹ BANFIELD relies on RST to provide the evidence needed to decide between the two rival theories of narrative style.

The status of the optional parenthetical (e.g. ‘she said’, ‘he thought’) enables BANFIELD to distinguish between the discourse parenthetical, which accompanies a clause representing the speaker’s point of view, and the narrative parenthetical, whose *grammatical subject’s* point of view is expressed in the quoted clause. The quoted clause is an E and can consequently take most of the expressive constructions which distinguish direct speech from indirect speech. As there is no speaker in RST, except for first-person narration, the subjectivity is assigned to the referent of the third person, the SELF. The expressive function is then dissociated from the communicative function. The basic principle is 1 E / 1 SELF & NOW.

The third chapter, ‘Communication and the sentence of discourse’, discusses first-person RST and shows that some of the expressive elements which are allowed in direct speech and can be considered features of communication involving the I/you relationship (e.g. direct address) are excluded from RST, so that first-person narration, in spite of the presence of an *I* coreferential with SELF, does not entail the presence of a *you*. In other words, it does not come within the communication framework. Another comparison, between RST on the one hand and echo-questions on the other hand reveals that SPEAKER and SELF can be severed, as point of view is defined in terms of expressive elements. Examples of this divorce can be found in discourse (‘Every time I see him he ridicules me. Oh, I could never repair the car myself. What was I doing lying in the middle of the road? . . .’) as well as in RST. But if RST has the expressivity of speech, it is not communication and cannot accept the second person nor the present tense.

1 See, for instance, Dorrit COHN, *Transparent Minds*, Princeton, 1978, p. 109: ‘The concept – no matter by which of its names – has yet to enter the everyday language of criticism in English’.

Chapter Four, 'The sentence of narration and discourse', deals with another sentence constitutive of narrative style, narration *per se*, already studied by Benveniste in particular. This 'historic style' provides the context for RST and this context, like RST, differs from discourse and shuns the I/you relationship of communication and the present tense. More precisely, it is not associated with both a SPEAKER and an ADDRESSEE, nor with a PRESENT (or moment of utterance). The French aorist is a positive feature of narration *per se*, which is a literary form. It rejects the expressive elements of discourse (e.g. direct address), but is apt to take uniquely literary constructions such as the absolute or subject verb inversion in parentheticals.

After contrasting non-communicative first-person narrative with the special and much rarer form in which the first person narrator addresses a second person (the form called 'skaz' by the Russian formalists), BANFIELD sums up narration as the conjunction of the objective sentence of narration *per se* and the subjective sentence representing consciousness. But the notion of consciousness representation is extended in an important way in Chapter Five, 'The sentence representing non-reflective consciousness and the absence of the narrator'.

In this chapter, BANFIELD first returns to parentheticals as archetypical narrative statements to show that, like third-person RST, they are speakerless sentences, but in the sense that they are neutral as regards point of view (e.g. no exclamations). Then she reminds us of the epistemological distinction between reflective and non-reflective consciousness and shows that it is paralleled by a syntactic distinction in represented style between sentences representing reflective consciousness (RST) and sentences representing non-reflective consciousness, each category having its own properties. (It is fair to mention here the pioneering work of Bernard FEHR who, as early as 1938, published a paper on what he called 'substitutionary perception', another name for BANFIELD's 'represented perception'). The notion of non-reflective consciousness is then extended to include other mental states or acts. Sentences put forward by BANFIELD's opponents as counter-examples are shown to be sentences representing non-reflective consciousness. The class of sentences representing consciousness, reflective and non-reflective, can be defined by the following features:

1. PAST or shifted modals with NOW,
2. embeddable expressive elements referred to the SPEAKER if there is one, to the SELF if there is no SPEAKER.

Within this class, RST differs from non-reflective consciousness by the possible presence of exclamations, direct questions and parentheticals, whereas proper nouns referring to the SELF are the monopoly of non-reflective consciousness. Irony provides no counter-examples to the 'narratorless theory' as, according to BANFIELD, 'Ironic meaning is not linguistic meaning'.

Chapter Six faces the problem of the appearance of narration *per se* and of represented consciousness, and summarizes their historical development. It presents them as the product of the interaction of grammar and writing, as accompanying the transformation of western culture into a literate culture.

The concluding chapter puts forward a definition of narrative fiction as the conjunction of the sentence of narration *per se* and the sentence of represented consciousness. The latter is not found in non-fictional narrative. A linear order is an essential feature of narration, whereas representation is grammatically marked by the presence of a HERE and a NOW. The two styles reflect two faces of the modern concept of knowledge: objective and subjective knowledge. They also show that language does not coincide with communication: if writing leaves no trace of the process of production and revision, and both narration and representation are outside the communication framework, it is because 'language has already solved the technical problem of silencing the speaker and his authority'.

BANFIELD's thesis is limited to subjectivity in its linguistic form. If the writer is speechless, he is not absent from his creation. 'All parts of the text are composed by the author, but their relation to their creator is different from their textual relation to any fictional subject of consciousness or speaker. The text speaks, not the author in it. He has written it, which . . . is a very different act from speaking. The author, unlike either narrator or character, is not ordinarily represented in the text; his ordering hand is perhaps 'betrayed' in it, but not in the form of a fictional person and can only be reconstructed by the form of argumentation called 'interpretation' (p. 211).

It should have become clear by now that the distinction between narration *per se* and representation, which has no syntactic basis when the latter has no parenthetical, plays an important part in this 'interpretation'. Narration *per se* is fiction creating, and as such it must meet the criterion of consistency and establish 'the incontrovertible fact of the fiction', whereas represented consciousness is subject to judgements of truth or falsity and is not always reliable. 'He was more in love with her than Emma had supposed' requires disambiguation and the reader, or

the critic, would make a serious mistake if he deduced from that statement that Frank CHURCHILL was actually in love with Emma. Indeed BANFIELD's analysis of the narrative style confirms how difficult it is to read literature.² That re-reading often means re-interpreting is illustrated by the fact that, in the example 'Poor Joyce, stretched out on a bed . . .', the evaluative word 'poor' is said, in the 1973 article, to reveal the presence of an expressive narrator, as 'poor' cannot be 'ascribed to any character in the story', whereas in the present book the same word in the same example is presented as 'the only indication of [Egbert's] subjectivity'.

This summary of the book, which has aimed at accuracy above all, does not do justice to its many interesting aspects. Even if the reader is not conversant with generative grammar and cannot follow all the linguistic arguments in detail he will still find a great deal that is valuable and rewarding in BANFIELD's work. Anyone interested in literary criticism will appreciate, in particular, some sound views on such issues as narrative consistency, voice, irony, the unreliable narrator, the relationship between fictional and non-fictional narrative, written and spoken language, or spelling and accent. What is more, BANFIELD supplies the critic with the analytical instruments for the re-think of some literary problems. It would be tempting, for instance, to return, in the framework she provides, to the question 'What is the stream of consciousness technique?', a question which has led to so much confused writing. BANFIELD also opens new perspectives and is herself aware of what remains to be done. Shifts in point of view in a text representing consciousness, she admits, need further exploration. And so does present tense narrative. It is not the least compliment one can pay Ann BANFIELD to say that her book, although it presents a very carefully controlled and constructed thesis, a full-fledged integrated theory, remains an extremely refreshing and stimulating work, so that the reader is often drawn to participate passionately in her 'intuitive leaps'.

Université de Lausanne
Faculté des Lettres
Section d'anglais
CH 1015 Lausanne-Dorigny

Raymond PEITREQUIN

2 For further examples of this difficulty see my article, 'De *Mme Bovary* à *Mrs Dalloway*', in *Etudes de Lettres*, N° 1, 1983.

Ladin, Wolfgang:

Der elsässische Dialekt – Museumsreif? Analyse einer Umfrage. Vorwort von Eugène Philipps. Strassburg, Société Alsacienne et Lorraine de Diffusion et d'Édition, 1982, 271 S.

Man weiss es: Das offizielle Frankreich tut sich schwer mit seinen sprachlichen Minderheiten. Wenn die Neubewertung auf die deutschen Dialekte im Elsass und in Lothringen zögernder einsetzte als diejenige auf die andern «Regionalsprachen» Frankreichs (Baskisch, Bretonisch, Flämisch, Katalanisch, Korsisch und Okzitanisch), so ist dies nicht zuletzt mit der sehr delikaten psychologischen Lage im Elsass in Verbindung zu bringen: Auf die Rückeroberung des Elsass durch das Naziregime und die damit verbundene «Entwelschkampagne» (1940–45) haben die französischen Behörden – um allfällige künftige autonomistische Bestrebungen gleich im Keime zu ersticken – mit einer rigiden Assimilationspolitik reagiert, die vor allem auf die Jugendlichen ausgerichtet war (unter dem Motto: *C'est chic de parler français*). Dabei wurde durch eine Reihe von Sondervorschriften, die vor allem die Schule und die Presse betrafen, der Entfaltungsraum der elsässischen Sprache und Kultur stark beschnitten.

Die Sprachsituation im Elsass ist geprägt durch die Koexistenz von elsässischem Dialekt (*Elsässerditsch*) und Französisch, zwischen denen eine weitgehend komplementäre Funktionsteilung besteht (örtlich gebundener, praktisch nur gesprochen in alltäglichen Lebensbereichen verwendete Mundart vs. überregionale Verkehrssprache). Die Kenntnisse der dritten beteiligten Sprachform, des Standarddeutschen, gleichsam des natürlichen «Dachs» (Heinz KLOSS) der alemannischen Mundarten, sind bei der jüngeren Generation nur noch in bescheidenem Ausmass vorhanden. Dies ist sicher auch die Folge einer verfehlten Unterrichtspolitik, lernten doch bis 1969, dem Beginn der mit dem Namen des Schulinspektors Georges HOLDERITH verbundenen Reformen, rein frankophone und «dialektophone» Schüler zusammen in derselben Klasse und nach derselben Methode Standarddeutsch!

Wie gross ist der Anteil der Dialektsprecher an der elsässischen Gesamtbevölkerung von ca. 1,5 Millionen? Leider liefern die offiziellen Statistiken keine genauen Zahlen über die tatsächlichen Sprachverhältnisse. In einer neueren INSEE-Umfrage geben rund 75% der über 15jährigen Elsässer an, den Dialekt zu sprechen. In was für Situationen und gegenüber welchen Partnern sie das tun, ist indessen noch nicht untersucht worden.

An dieser Stelle setzt nun die hier anzuzeigende Salzburger Dissertation von Wolfgang LADIN an. Der Verfasser wollte sich mit Hilfe eines – selbstverständlich auf französisch vorgelegten – Fragebogens Klarheit über den Sprachgebrauch der elsässischen Jugendlichen verschaffen. Als Informanten wählte er eine repräsentative Stichprobe von 685 mehr oder weniger dialektophonen Schülern der *Troisièmes* (9. Schuljahr, 14–16jährige) aus dem Unterelsass (aus 15 *Collèges* in Dörfern, Kleinstädten und in der Stadt Strassburg). Der Fragebogen enthält neben den Angaben zur Person 65 Fragen über die Verwendung der drei Sprachformen Elsässisch, Französisch und Standarddeutsch, gegliedert in die 5 Sachbereiche (*domaines*) Familie und Freundschaft, Individuum, Religion, Öffentlichkeit, Freizeit und Kultur. Es resultiert daraus eine umfassende soziolinguistische Bestandsaufnahme über die gegenwärtige Sprachsituation im Unterelsass (*Département du Bas-Rhin*), von deren Ergebnissen hier nur wenig angesprochen werden kann. Laut Angaben der befragten Schüler unterhalten sich deren Eltern untereinander zu 83% auf elsässisch, wenden sich aber nur zu 53% im Dialekt an ihre Kinder. Die Geschwister verkehren untereinander gar nur mehr zu 34% ausschliesslich in Mundart. Wenn man dazu noch erfährt, dass die Eltern der Informanten mit ihren eigenen Eltern noch zu 88% Elsässisch sprechen, wird der Rückgang des Dialekts innerhalb der drei Generationen offensichtlich. Als für die Sprachwahl entscheidende Faktoren erweisen sich immer wieder die Variablen Wohnort und Geschlecht: Ländliche Herkunft korreliert fast durchgehend mit signifikant höherem, weibliches Geschlecht mit signifikant geringerem Dialektgebrauch, wozu LADIN verschiedene plausible Mutmassungen anstellt. Zur Sprachwahl in der Öffentlichkeit (Markt, Bäcker, Grosskaufhaus, Sportplatz, Restaurant, Postamt usw.) lässt sich allgemein feststellen: «Je unpersönlicher oder offizieller der Charakter des Gespräches ist, desto wahrscheinlicher wird die Verwendung des Französischen.» (S. 162) LADINs Fragebogen enthält nur geschlossene Fragen; dies hat neben den evidenten Vorteilen der Vergleichbarkeit und leichten Kodierbarkeit der Antworten natürlich den Nachteil, dass damit die interessanten und für die Sprachwahl entscheidenden Mechanismen nicht aufgedeckt werden können. Um ein Beispiel aus meiner eigenen alltäglichen Erfahrung als Bewohner einer zweisprachigen Stadt anzuführen: Auf die Frage 24: *Quelle(s) langue(s) utilises-tu dans un grand magasin?* könnte ich nur mit einem «je nachdem» adäquat antworten. Für die Sprachwahl im konkreten Moment können ganz verschiedenartige Gründe ausschlaggebend sein. Ich beginne beispielsweise auf deutsch, wenn ich gehört habe, wie die Verkäuferin gerade mit einem Kunden deutsch, oder aber französisch mit deutschem

«Akzent», gesprochen hat; ferner wenn ich sehe, dass auf ihrem Namensschild ein deutscher Name steht, und so fort. Ähnliche Gründe können für fast alle den Bereich Öffentlichkeit betreffenden Fragen geltend gemacht werden, lassen sich aber mit LADINS Erhebungsinstrument leider nicht erfassen. Dies ist auch der Grund dafür, dass aus dem zentralen Kapitel 8 des Buches eine etwas trockene Anhäufung von Prozentzahlen geworden ist. Eine ganz eindeutige Orientierung auf das Französische hin zeigen die Antworten auf die Fragen zum Konsum der Massenmedien Zeitung, Radio und Fernsehen.

Einige kritische Anmerkungen: S. 122f. rechtfertigt der Verfasser die Tatsache, dass er für die Erhebung Schüler (und nicht etwa Erwachsene, z.B. am Arbeitsplatz) als Testpersonen ausgewählt hat. Die dabei vorgebrachten Argumente sind nun zwar nicht falsch, aber der wohl auch für LADIN letztlich ausschlaggebende Grund wird hier verschwiegen: die bequeme und leichte Verfügbarkeit von Schülern. Über die Einzelheiten der statistischen Auswertung der Daten (Chi-Quadrat-Tests, Faktorenanalyse) erfährt der Leser sozusagen nichts – was je nach Standpunkt bedauert oder begrüßt werden dürfte. Gelegentlich lässt sich der Autor, dem man sicher kein mangelndes Selbstbewusstsein vorwerfen kann, zu Pauschalurteilen und Übertreibungen hinreissen (z. B. «in der Linguistik total unbekannt» S. 138). Für empirische Untersuchungen durchaus normal ist hingegen die Erscheinung, dass der Forscher oft erst im nachhinein merkt, wie er bestimmte Fragen hätte geschickter und eindeutiger formulieren sollen (vgl. dazu LADINS freimütige Bemerkungen zu den Fragen 10 und 37, aber auch etwa die zu unspezifische Frage 46).

Ist die Ablösung einer Sprache durch eine andere eine «Kulturkatastrophe» oder gar ein «kultureller Selbstmord», wie es im Aufruf der 60 Intellektuellen vom 3.1.80 an die elsässischen Abgeordneten heisst, oder aber nur ein normaler, wenn auch schmerzhafter historischer Prozess? Dies ist nicht mehr eine wissenschaftliche, sondern eine (sprach)politische und ideologische Fragestellung. Wolfgang LADIN hat versucht, «das schizophrene Kunststück zustande zu bringen, zwischen gefühlvollem Miterleben der elsässischen Wirklichkeit und nüchterner Wissenschaftsbetrachtung zu unterscheiden» (S. 23). Dass er dabei ein engagiertes Plädoyer für die Erhaltung des Elsässischen ablegt, wird ihm niemand verargen wollen. Hingegen hätte man sich stellenweise eine etwas striktere Trennung zwischen Diagnose der aktuellen Sprachsituation einerseits und Zukunftsprognosen und Therapievorschlügen andererseits gewünscht. Bedeutet die Diglossie-Situation für die Betroffenen eine Chance oder eine Hypothek? Wohl beides zugleich. Die kognitive und affektive Entwicklung der Kinder und Jugendlichen wird dadurch sowohl be-

reichert als auch verkompliziert. Der Elsässer sitzt sprachlich immer noch zwischen zwei oder gar drei Stühlen, und in einer solch unkomfortablen Lage sind bekanntlich nicht selten Phänomene wie Sprachmischung, Sprachbehinderung, ja Schizoglossie und gar Aglossie, aber auch Überanpassung an die Prestigesprache zu beobachten. Auf der andern Seite bringt die Zweisprachigkeit aber auch handfeste Vorteile, nicht zuletzt bessere berufliche Chancen, und dies in einer geographisch privilegierten Region im Herzen der Europäischen Gemeinschaft. Es bleibt zu hoffen, dass die Mundartbewegung der 70er Jahre, die ihren gültigsten Ausdruck in den Chansons des Liedermachers Roger SIFFER gefunden hat, nicht zu einer noch stärkeren Abnabelung von der gemeinsamen deutschen Hochsprache führen wird. Das Elsass somit als künftiger *carrefour culturel* Europas? – *C'est chic d'être bilingue*, so hat LADIN den eingangs zitierten Slogan abgewandelt. Oder wie jener S. 215 zitierte elsässische Pfarrer es formuliert hat: «Eine Sprache können, heisst ein Leben haben, zwei Sprachen können, heisst zwei Leben haben.»

Universität Freiburg
Seminar für Germanische Philologie
CH 1700 Freiburg

Anton NÄF

Richterich, René et Brigitte Suter:

Cartes sur table 2, Paris, Hachette, 1983, 194 p.

Deux ans à peine après la sortie de *Cartes sur table 1* (cf. compte-rendu in Bulletin CILA 1982, No 36), R.R. et B.S. se sont remis à la tâche, ce qui nous vaut un *Cartes sur table 2, méthode de français pour adultes*. Les auteurs précisent d'emblée que cet ouvrage «n'est pas seulement la suite de *Cartes sur table pour débutants* mais qu'il peut être utilisé par tout adulte ou grand adolescent ayant déjà des connaissances en français».

Cet ensemble pédagogique comporte un livre (194 p.), 2 cassettes pour les activités collectives en classe (durée 1 h.), 2 cassettes d'exercices personnels pour l'étudiant (durée 1 h.) et un précieux guide d'utilisation. Précieux, car l'utilisateur, enseignant ou enseigné, doit en effet être guidé à travers une démarche pédagogique originale, si originale qu'elle pourrait déconcerter. Cette démarche était déjà sous-jacente dans l'ouvrage pour débutants mais elle constitue véritablement la colonne vertébrale du second ensemble, où tout s'organise en fonction de cet objectif: apprendre à apprendre, c'est-à-dire autonomiser l'apprenant.

Cette recherche d'autonomisation va se faire non pas par des exercices de caractère formel mais par des «activités pédagogiques» destinées à faire acquérir des savoirs, des savoir-faire et même des «savoir-être». Les apprenants vont être amenés à vivre leur apprentissage en pleine conscience, à faire des choses avec la langue qu'ils apprennent. Cet objectif peut paraître peu original: la bonne vieille méthode directe, pratiquée dans les premières décennies de ce siècle, avait mis à la mode l'art du dialogue pédagogique où l'on posait mille et une question passionnantes sur le tableau noir, la craie, le frottoir et la fenêtre, c'est-à-dire sur tout ce qui constituait l'environnement de l'apprenant. Par la suite, les méthodes audio-visuelles, le film fixe, le tableau de feutre, le film même, ont élargi cet environnement. Enfin, on a suggéré à l'apprenant de quitter non seulement la salle de classe mais encore son propre moi en pratiquant le jeu de rôle, en se mettant dans la peau de différents personnages. Mais toutes ces activités n'étaient que des pseudo-activités, où il s'agissait de «faire comme si» on n'était plus des apprenants groupés dans une salle de classe pour apprendre une langue. R.R. et B.S. sont allés plus loin: puisqu'on ne peut empêcher qu'une salle de classe soit une salle de classe, eh bien que ce lieu devienne le centre des échanges langagiers! Mais de quoi va-t-on parler? De ce qui s'y passe, de ce qu'on y apprend: les apprenants (n'oublions pas qu'ils sont adultes) sont invités à dire ce qu'ils pensent du contenu de l'enseignement, de la méthode utilisée, des

difficultés qu'ils rencontrent, comment ils pourraient les surmonter, ou les contourner. Ainsi, au lieu d'aller chercher hors de la classe des occasions – à dire vrai, des prétextes – de parler, on va précisément parler de ce qui constitue la préoccupation première de ceux qui apprennent, et qui est leur apprentissage même. Un exemple: l'unité 11 (il a en a 12 en tout) propose plusieurs activités: il appartient alors aux apprenants de discuter, de négocier, entre eux et avec l'enseignant, pour décider quelle activité on choisira, ce qui est là une façon vraiment authentique de communiquer et d'autonomiser tant l'enseignant que l'apprenant. On peut dire que la classe s'auto-alimente en sujets de discussions qui sont nécessairement motivants puisque chacun se sent personnellement concerné.

Le souci constamment présent d'autonomiser l'apprenant a incité les auteurs à introduire par quatre fois une série d'exercices d'évaluation et même d'auto-évaluation, afin que l'apprenant puisse faire le bilan de ses acquisitions, soit par des épreuves que l'enseignant évaluera, soit par des épreuves que l'apprenant évalue lui-même et dont il est invité à discuter les résultats avec ses camarades et son professeur.

Si l'on compare le niveau 1 et le niveau 2, on constate que les auteurs ont innové sur 4 points:

- d'emblée est introduite la notion de registre de langue. On en distingue trois: élevé, standard et familier et là on ne triche pas avec l'usage réel puisqu'on ne craint pas d'introduire des propos tels que «Il est con», «Pourquoi y a pas de café?». Mais ce qui est particulièrement heureux à ce propos, c'est que le lexique, la syntaxe ou les éléments prosodiques propres à un registre donné sont toujours mis en relation avec une situation de communication;
- les dialogues sont devenus parfois conflictuels et nous montrent un monde en proie à des problèmes tels que le chômage, le racisme, le sort des immigrants de la seconde génération;
- chaque unité comporte un moment de rupture, conçu comme un moment de détente, où l'on va écouter de la musique, regarder une illustration, faire un jeu, toutes activités qui raviront les tenants de la pédagogie douce;
- la part faite à la culture d'expression française est nettement plus large: d'une part les différentes régions de la francophonie sont présentes et d'autre part figurent des extraits de VILLON à Antonin ARTHAUD, en passant par PRÉVERT et CAVANNA!

Et puis, on a plaisir à retrouver dans cet ouvrage des qualités déjà relevées dans le niveau 1 et tout particulièrement la diversité et l'originalité des activités et des exercices proposés; dans ce domaine, les

auteurs se sont surpassés et c'est un véritable kaléidoscope qui chatoie de page en page.

Toutefois, cette constante inventivité semble avoir parfois entraîné les auteurs à prendre certains risques: la première unité ne commence-t-elle pas par l'audition d'interviews d'étudiants de diverses nationalités qui racontent, dans un français assez approximatif, comment ils ont appris le français. Les puristes crieront au scandale! Mais bien entendu ces interviews ne sont pas présentés comme des modèles à imiter mais sont de nature à rassurer les apprenants sur leurs propres connaissances, à les amener à faire le saut, à s'exprimer à leur tour sur leurs propres expériences d'apprentissage du français. Autre risque: R.R. et B.S. n'ont pas craint de présenter des textes quasiment incompréhensibles d'Antonin ARTHAUD ou de Francis PONGE en suggérant aux apprenants d'analyser ce qui les rend inintelligibles.

Mais tout n'est pas déconcertant dans cet ensemble, tant s'en faut: l'étudiant déboussolé pourra se raccrocher à des activités de type plus traditionnel: exercices de compréhension orale ou écrite, exercices à trous, exercices structuraux. Car l'ouvrage est assorti d'exercices personnels à faire individuellement à la maison, exercices plus faciles, plus conventionnels que ceux qui sont destinés à la classe. Autre bouée de sauvetage: un répertoire grammatical qui reprend et complète celui du niveau 1, répertoire d'un maniement aisé grâce à une présentation particulièrement claire.

Il faut relever qu'une lacune déjà signalée à propos du niveau 1 n'a guère été comblée: l'apprenant – et l'enseignant – sont totalement livrés à eux-mêmes pour affronter les problèmes phonétiques que pose l'apprentissage du français. Tout au plus peut-on saluer l'introduction d'exercices qui mettent en relation intonation et expression de l'insistance, du regret, de la promesse, de l'implication, etc. L'enregistrement de ces exercices, comme d'ailleurs celui de tous les exercices enregistrés, a été réalisé avec beaucoup de soin, les voix sont agréables, les intonations parfaitement cohérentes.

Le public visé est donc un public d'adultes ou de grands adolescents, qu'on doit supposer d'esprit ouvert, curieux, constamment en éveil; d'autre part, si l'on veut assurer une pleine efficacité à cet ensemble, il conviendrait de le confier à un enseignant prêt à investir beaucoup de temps et d'efforts et possédant quelques notions de linguistique appliquée, car on a peine à imaginer qu'un enseignant puisse faire bon usage de ce matériel s'il ignore ce qu'est un registre de langue, un acte de langage ou une situation de communication. Il faut relever toutefois que les auteurs, tout en se fondant sur les recherches les plus récentes

en linguistique appliquée (comme en témoigne la bibliographie figurant en dernière page du guide d'utilisation où n'ont été retenus que des titres parus entre 1979 et 1983), évitent de recourir au jargon de cette discipline.

En résumé, un ensemble à ne pas mettre entre n'importe quelles mains mais hautement recommandable et stimulant pour l'esprit.

A quand le niveau 3?

Université de Lausanne
Ecole de français moderne
CH 1015 Lausanne-Dorigny

André GUX